

Rezensionen

Bationo, Jean-Claude/Lüsebrink, Hans-Jürgen (dir.) : *Communication interculturelle en contexte africain : Défis méthodologiques et modèles pédagogiques/Interkulturelle Kommunikation im afrikanischen Kontext : Methodische Herausforderungen und pädagogische Modelle*, Saarbrücken 2021, 417 p.

Le 13^e volume *Communication interculturelle en contexte africain/Interkulturelle Kommunikation im afrikanischen Kontext* de la collection de coopération universitaire et d'échanges interculturels SARAVI PONTES d'Universaar (Presses Universitaires de la Sarre), œuvre réalisée et publiée sous la direction de Bationo et Lüsebrink, est le résultat du premier colloque international africain axé principalement sur la communication interculturelle, un champ multidisciplinaire de grand intérêt qui interpelle la communauté scientifique, le monde de l'éducation, l'environnement médiatique et même l'économie à l'ère de la mondialisation, des migrations et du brassage inéluctable des cultures.

Cette discussion scientifique met en exergue 23 articles pertinents qui explorent et traitent le thème et le domaine de la communication interculturelle en contexte africain sous trois perspectives :

- l'appréhension précise du concept d'interculturalité et de celui de la communication interculturelle dans le contexte africain et la transposition des modèles occidentaux dans cet univers pour scruter le nouveau domaine ;
- la médiation géopolitique et les défis interculturels qui s'offrent à la fois comme des richesses et des embûches au dialogue interculturel entre les Africain-e-s sur le plan continental et entre les Africain-e-s et les autres peuples de la planète sur le plan mondial ;
- la didactique de la communication interculturelle, qui devient une mission et un moyen ultime pour favoriser la cohésion sociale et le vivre ensemble par un dialogue culturel conscient et fructueux.

Le volume s'ouvre par une intervention avant-gardiste qui met en relief l'importance de la communication interculturelle en Afrique subsaharienne particulièrement et qui souligne cependant, du même coup, les défis théoriques et les défis pratiques qui entourent ce projet fort intéressant et indispensable. Le contexte nous place, à l'ère de la mondialisation, en face des cohabitations entre et avec des peuples à identités et histoires multiples qui ont grandi et baignent encore dans le multilinguisme, le multiculturalisme, les impacts indélébiles du passé colonial, la renaissance et l'affirmation identitaires, les particularités culturelles locales territoriales et les particularités locales panafricaines ou globales. Ces atouts motivants pour la recherche en vue d'une meilleure compréhension de l'africain et d'une meilleure collaboration/communication avec ce dernier au moment des brassages des peuples et des cultures à plusieurs niveaux activent des réflexions diverses touchant tous les recoins du tableau pluridimensionnel de la communication interculturelle.

Dans cette optique, sur les plans local et global, la question de l'intégration sous-régionale et panafricaine par la communication et la culture est soulevée et traitée. Les médias audiovisuels sont aussi interpellés. Il découle de l'observation que ces derniers, bien introduits à l'origine pour informer et cultiver le peuple, sont devenus, à bien des égards, à la fois, des atouts et les embûches à une communication interculturelle fructueuse en raison de la prédominance et de la survalorisation de la langue du colonisateur. De plus, le caractère sensationnel et publicitaire de plusieurs médias actuels brise le prisme de l'interculturalité et de la communication interculturelle qui devrait se dessiner à partir des enseignements déduits des contenus médiatiques réalistes, utiles et authentiques.

Par-dessus-tout, une lueur d'espoir vive s'élève et la conscience d'un dialogue interethnique, national, continental ou international pour un meilleur vivre ensemble grâce aux jalons de l'interculturalité prend racine. En plus des tables de discussion et des réflexions scientifiques individuelles sur la question de la communication interculturelle en Afrique, notamment en Afrique subsaharienne, la recherche-action et les ateliers de conversation sur la communication interculturelle prennent leur envol dans les salles de classe. Plusieurs extraits d'œuvres de culture sont analysés pour déceler les embûches directes et les bases fructueuses de la communication interculturelle dans l'optique de développer la compétence interculturelle chez le-la jeune dont l'identité est encore en construction et est appelée à évoluer qualitativement au cours du temps. A cet effort pédagogique s'ajoutent les analyses des contenus des textes variés pour mettre en exergue la variation linguistique et l'évolution sémantique des concepts selon l'univers psychosocial et culturel du locuteur. Cette perspective permet au-à la jeune, dans son processus de découverte et de développement, de percevoir et comprendre, de manière logique, les notions de 'malentendu culturel' et de 'choc culturel'. De ce socle ferme, l'apôtre de la relève en devenir se construit progressivement une identité culturelle et interculturelle solide et il-elle agit en locuteur-locutrice citoyen-ne averti-e et éclairé-e dans un monde qui ne s'opère plus

désormais sans l'autre et au sein duquel la communication constitue le pont ou le nœud principal qui relie les peuples.

Le volume *Communication interculturelle en contexte africain/Interkulturelle Kommunikation im afrikanischen Kontext* est un chef-d'œuvre scientifique qui ouvre grandement la porte de la concertation égalitaire consensuelle aux Africain-e-s et au reste du monde. Il s'agit de la porte pour une communication interculturelle réussie entre Africain-e-s et entre les Africain-e-s et le monde. Cette publication est l'une des meilleures façons de contribuer à la consolidation de la culture de paix et du bon vivre-ensemble dans le monde après l'échec de la culture de l'assimilation par la brutalité coloniale du 19^e et du 20^e siècle. La continuité de l'œuvre pourrait conduire progressivement aux résultats scientifiques mettant en exergue des cultures africains locaux, sous-régionaux et même continentaux. Cela permettrait une meilleure ouverture de l'Afrique au monde et une meilleure collaboration du monde avec l'Afrique par une meilleure connaissance de soi et de l'Autre.

Eugène Colinet Tatchouala, Québec

Kortländer, Bernd: *Zwischen Münster und Paris. Georg Bernhard Depping, 1784–1853. Gelehrter, Schriftsteller, Journalist*, Bielefeld 2020, 600 S.

Das vorliegende, mit seinen 600 Seiten in mehrfacher Hinsicht gewichtige Werk des Düsseldorfer Germanisten und Komparatisten Bernd Kortländer, der vor allem durch seine Forschungen zu Heinrich Heine und zum deutsch-französischen Kulturtransfer bekannt geworden ist, erscheint in vielerlei Hinsicht bemerkenswert. Er rückt mit dem in Münster geborenen Beamtensohn Georg Bernhard Depping (1784–1853) eine zeitypische Schriftsteller-, Übersetzer- und Vermittlerfigur in den Blick, die in der Literatur- und Kulturgeschichte erstaunlicherweise bisher kaum gewürdigt wurde und heute weitestgehend in Vergessenheit geraten ist. Kortländer behandelt in chronologischer Abfolge und mit akribischer Genauigkeit den Lebenslauf Depplings, der eher durch Zufall zum deutschen Immigranten in Paris und zu einer ungewöhnlichen Mittlerfigur wurde. Er versteht es hierbei entlang seiner ausführlichen und bestens dokumentierten biografischen Erzählung immer wieder auf ebenso zurückhaltende wie einsichtsvolle Weise neue Impulse für die Erforschung transnationaler Kulturtransferprozesse und ihrer Träger*innen – den kulturellen Vermittler*innen oder *cultural brokers*, wie sie in neueren Forschungen der Kulturwissenschaften genannt werden – zu geben. Die theoretischen und methodischen Implikationen, die Kortländer hierbei verfolgt und immer wieder aufscheinen lässt, sind in seine biografische Darstellung wohlthuend dezent eingeflochten.

Kortländers Untersuchung geht von einem eingangs kurz erzählten persönlichen Erstaunen aus: Dies betrifft die Tatsache, in einer Bibliografie vom Deutschen ins Französische übersetzter Werke einen unverkennbar deutschen Namen – Dep-

ping – zu finden, der sich bei den weiteren Recherchen nicht nur als ein vielfach ausgewiesener Übersetzer, sondern auch als ein „wirklicher Polygraph“ (S. 7), als Vielschreiber, herausstellt, der als Deutscher einen Großteil seines Lebens in Frankreich verbrachte, überwiegend auf Französisch schrieb, zahlreiche, vor allem in Frankreich auf Französisch erschienene Werke (mit)verfasste oder herausgab und eine „schiefer unübersehbare Zahl an Aufsätzen, Lexikoneinträgen, Buchbesprechungen, Zeitungsartikeln etc.“ (S. 7) verfasste. Zudem betreute Depping Editionen französischer Klassiker (wie von Diderot, den er bewunderte), spanischer Romanzen und historischer Dokumente und war als Redakteur französischer Zeitungen sowie als Paris-Korrespondent verschiedener deutscher Periodika, wie des *Morgenblatts* des Tübinger Cotta-Verlags, tätig. Dieser äußerst knappe Überblick über Deppings facettenreiche publizistische und schriftstellerische Tätigkeit verweist auf herausstechende Charakteristika seiner Biografie: auf seine Vielseitigkeit und Produktivität, die ebenso auf Neugier und Begabung, die auf den Zwang zurückzuführen sind, in dem prekären Status eines unabhängigen und freiberuflichen Publizisten für sich und seine Familie ein ausreichendes Einkommen zu erlangen; auf seine Sprachbegabung, die seine perfekten Französischkenntnisse, seine Fähigkeit, sowohl auf Französisch als auch auf Deutsch literarisch, wissenschaftlich und publizistisch tätig zu sein und zu veröffentlichen sowie seine herausragenden Kenntnisse einer Reihe anderer Sprachen – wie Englisch, Dänisch, Italienisch, Portugiesisch, Spanisch sowie Neugriechisch – belegen, eine Sprachbegabung, die Depping auch beruflich gewinnbringend zu nutzen verstand; und schließlich auf sein spezifisches Profil als deutsch-französischer Vermittler in beiden Richtungen, das paradoxerweise dazu beitrug, ihn in beiden Kulturen in Vergessenheit geraten zu lassen. Hierzu trug sicherlich auch bei, dass Depping in sehr vielen Bereichen tätig war – in der Publizistik ebenso wie in der Schönen Literatur, im Bereich der Geografie in gleicher Weise wie auf dem Feld philologischer Texteditionen und gelehrter Essays, als politischer Journalist sowie als Verfasser zahlreicher Lexikoneinträge, u. a. für Michauds *Biographie universelle*, für die er über 300 Artikel schrieb.

Kortländer betont zu Anfang seiner Biografie ihren Wert als „kultur- und wissenschaftshistorische Quelle ersten Ranges“ (S. 8). Der Lebenslauf Deppings und sein Werk zeigten einen „Autor und Gelehrten im Übergang von der Aufklärung zur Moderne“ (S. 8), der ebenso dem enzyklopädischen Geist des 18. Jh. wie der Herausbildung und Ausdifferenzierung neuer Wissenschaftsdisziplinen verpflichtet war. Aus der Vielzahl der Einsichten, die diese trotz ihres Umfangs fast kurzweilig zu lesende Biografie vermittelt, seien in dieser Perspektive einige aus der Sicht des Rezensenten besonders interessante und aufschlussreiche herausgegriffen. So ist es faszinierend zu verfolgen, wie ein junger Deutscher, der 19-jährig im Jahre 1803 mit einem abgebrochenen Jurastudium im Gefolge eines von Münster nach Frankreich zurückkehrenden französischen Adligen und Revolutionsemigranten nach Paris gelangte und dort ansässig wurde – zunächst vor allem, um der hei-

matlichen Enge und dem eintönigen Beruf als Kanzleischreiber zu entfliehen; wie er dann sukzessive über Tätigkeiten als Lehrer in verschiedenen Institutionen und trotz seiner Zurückhaltung und Schüchternheit Zugang zu den gelehrten Kreisen der französischen Hauptstadt erlangte, erste literarische Werke vorlegte und dann als Paris-Korrespondent von Cottas *Morgenblatt* sowie durch sein Erfolgswerk *Merveilles et beautés de la nature en France* (1811, 9. Aufl. 1845) endlich die ersten ersehnten Erfolge erzielte. Diese verdankte er in entscheidendem Maße Freundschaften und Beziehungen – vor allem zu dem in Dänemark geborenen Geografen Conrad Malte-Brun und Helmina von Chézy –, aber auch seiner unverkennbaren vielseitigen Begabung und schließlich seinem Gespür für neue ‚Marktlücken‘ und wenig besetzte Felder des wissenschaftlichen und kulturellen Bereichs. In vielen Fällen übertrug und adaptierte er hierbei Gattungsmuster aus dem deutschen Literatur- und Kulturbereich; so inspirierte er sich bei seinem Erfolgswerk, einer vor allem für ein jugendliches Publikum bestimmten Darstellung der Naturschönheiten Frankreichs, von einem deutschen Muster, Samuel Wagners *Naturwunder und Ländermerkwürdigkeiten* (1802). Mit Werken wie diesem, seinen Beiträgen für das *Journal des voyages* und das *Magasin encyclopédique*, zahlreichen anderen kompilatorischen Werken wie seiner vierbändigen Darstellung der Schweiz (*La Suisse ou tableau historique, pittoresque et moral des cantons helvétiques*, 1822) sowie Übersetzungen wie dem aus dem Spanischen übertragenen *Vocabulaire géographique de l'Espagne et du Portugal* (1823) bediente er das durch die militärischen Expeditionen Napoléon Bonapartes deutlich gewachsene Publikumsinteresse an Reisebeschreibungen und geografischem Wissen über fremde Länder und Kulturen. Er wirkte zugleich mit an der Institutionalisierung einer neuen Wissenschaftsdisziplin, der Geografie, an der Deppings Freund und Förderer Malte-Brun in Frankreich einen entscheidenden Anteil hatte. Sie wies durch die Verbindung von Geografie und Geschichte, die Deppings eigenen Interessen und Vorlieben sehr entgegenkam, eine für Frankreich charakteristische Konfiguration auf, die zudem einhergeht mit einer gewissen Affinität zum literarischen Schreiben, die sich etwa in der Beschreibung von Landschaften zeigt.

Das Verdienst der vorliegenden, geradezu mustergültig recherchierten Studie ist es, einen „kosmopolitischen Gelehrten deutscher Herkunft“ (S. 537), der „maßgeblich von der Aufklärung geprägt wurde“ (S. 540) und zugleich eine äußerst facettenreiche deutsch-französische Mittlerfigur darstellt, aus der Vergessenheit hervorgeholt zu haben. Kortländers Biografie bietet zudem eine Fülle an Material und vielfältigen Anregungen für weiterführende Untersuchungen, für die zudem durch eine umfangreiche Bibliografie und ein präzises Namensregister sehr gute Grundlagen gelegt werden.

Hans-Jürgen Lüsebrink, Saarbrücken

Ebert, Juliane: *Das französische Chanson. Genre und Mythos*, Berlin, New York 2020, 320 S.

Mit ihrer veröffentlichten Dissertation bietet Juliane Ebert aus literatur-, medien- und kulturwissenschaftlicher Perspektive eine hervorragende Studie des Chansons als Gattung bzw. Genre, Medium und vor allem als Mythos.

Nach einer kurzen Einleitung, in der an die Bedeutung des Chansons für die französische Gesellschaft erinnert wird, bietet die Autorin einen gelungenen Überblick des Forschungsstands zum Chanson als Gattung, Medium und Mythos. Dabei betrachtet sie nicht nur literaturwissenschaftliche Studien, sondern auch Forschungsarbeiten aus anderen Disziplinen (Geschichte, Soziologie, Kultur- und Medienwissenschaften) und stellt zentrale Leitfragen der Chanson-Forschung wie beispielsweise die Definition dieser Gattung und ihre Intermedialität in den Vordergrund. In ihrer Arbeit vertieft sie eine andere Perspektive der Chanson-Forschung, die bisher vereinzelt herausgearbeitet wurde: die „mythische Qualität des Chansons“ (S. 20). Dabei geht es darum, gestützt auf moderne Gattungstheorien und Mythenforschung, „das Chanson als mythisches Gattungssystem zu profilieren“ (S. 18).

Mithilfe des Rückgriffs auf einschlägige Mythentheorien, wie die „komplexitätsreduzierende Evidenzwirkung“ von Roland Barthes oder die Vernetzungsstruktur des Mythos (Claude Lévi-Strauss) möchte die Autorin die mythische Qualität des Chansons anhand drei mythen-theoretischer Ansätze aufzeigen, die die Arbeit klar strukturieren.

Als erstes geht sie auf die Theorien von Roland Barthes, Claude Lévi-Strauss und Hans Blumenberg ein, die sie für die Analyse von mythischen Erzählungen anwendet, welche sich in zahlreichen Chansons seit dem 19. Jh. wiederfinden. In diesem Kapitel werden Motive behandelt („Lebensfreude und Liebe“, „Nostalgie und Erinnerung“, „Ursprünge und französische Identität“, „Paris“) sowie auch Melodie, Interpretation und Träger, die dazu beitragen, dem Chanson-Mythos auf immanenter Ebene eine Vernetzungsstruktur zu geben. All diese Motive beeinflussen sich untereinander und ergänzen sich, was zu einer Binnenstruktur innerhalb des Genres führt. Außerdem zeigt die Autorin, dass das Chanson nicht nur eine Unterhaltungsfunktion, sondern auch eine „individuelle und kollektive Orientierungsfunktion“ erfüllt, die zur Verstärkung des Mythos beiträgt.

Im zweiten Hauptkapitel (Kap. 4) geht die Autorin auf die Rolle des Interpreten als „mythische Figur“ ein und untersucht dabei nicht nur die *auteurs-compositeurs-interprètes* (Charles Trenet, Jacques Brel, Georges Brassens, Léo Ferré), sondern auch Pierre-Jean Béranger, Aristide Bruant und Yvette Guilbert, Edith Piaf sowie Benjamin Biolay und Zaz. Erwähnt, aber nicht behandelt sind leider Interpreten der 1970er- bis 1990er-Jahre, die auch ihren Platz in dieser Studie gehabt hätten, was die Autorin auch zugibt, dem sie aber nicht weiter nachgeht. Bei der Analyse der Persönlichkeiten werden zum einen die Interpreten selbst und zum anderen ihre

Verbindungen zu den anderen Künstler*innen beleuchtet. Dies bringt die Wechselwirkungen zwischen der Selbst- und Fremdwahrnehmung der Chansonniers ans Licht und zeigt, dass sie durch ihre Themen und Positionierung in ihren Chansons ein breites und vielfältiges Publikum anziehen.

Im letzten Hauptkapitel (Kap. 5) interessiert sich die Autorin für den Diskurs über das Chanson. Ausgehend von Barthes' Überlegungen über den Zusammenhang zwischen Mythos und Sprache und basierend auf schriftlichen und visuellen Quellen stellt sie heraus, wie der Diskurs über das Chanson zur Konstituierung des Chanson-Mythos beitrug.

Klar strukturiert und sehr leserfreundlich durch die Zwischenzusammenfassungen und die präzise und prägnante Schlussbetrachtung liefert diese hervorragende Arbeit für jeden, der sich mit französischem Chanson beschäftigt, wertvolle Erkenntnisse über das Chanson als Genre, Medium und vor allen Dingen als Mythos, von denen die Chanson-Forschung stark profitiert.

Maude Williams, Saarbrücken

Ebert, Verena : *Koloniale Straßennamen. Benennungspraktiken im Kontext kolonialer Raumaneignung in der deutschen Metropole von 1884 bis 1945*, Berlin, Boston 2021 (Koloniale und postkoloniale Linguistik 16), 310 p.

La toponymie européenne à connotation colonialiste est sujette à de vigoureuses remises en cause de la part de la société civile, comme l'ont montré divers épisodes récents de dé- et re-baptême de places, rues et autres lieux publics. Le travail de Verena Ebert examine dans cette logique des noms de rues de l'Empire allemand susceptibles d'avoir été donnés dans une optique colonialiste, tout en se situant explicitement dans une optique descriptive et non prescriptive : elle ne formule aucune consigne en direction des institutions et administrations sur la suppression de toponymes, et a le souci de distinguer son travail universitaire (une thèse de doctorat soutenue en 2019) du mouvement onomastique militant s'intitulant *critical toponymies* qui en réclame l'abandon. Ebert situe son objectif dans le champ linguistique en se démarquant des études culturelles, et convoque le travail d'archives et le recueil de données, la contextualisation historique, la description des patrons de toponymes ainsi que l'analyse des métadiscours tenus à leur sujet. Une soixantaine de pages d'annexes est révélatrice de l'accent mis sur le réel : en dehors de la bibliographie et de la liste des archives consultées, différents inventaires présentent :

- a) les noms de rue recensés à ce titre ;
- b) les villes concernées par son étude ;
- c) des exemples d'annotations pour les villes de Dresde et Breslau/Wroclaw ;

- d) les noms de personnes, acteurs de la période colonialiste ou post-colonialiste, et (rares) chercheurs et
- e) un registre des noms géographiques utilisés dans les dénominations, par exemple « Sansibar ».

Par ailleurs, une quarantaine de reproductions en noir et blanc de plans de quartiers avec leurs noms de rue documentent les regroupements de toponymes colonialistes urbains.

Dix chapitres peuvent sembler au lecteur relever du morcellement de la question, surtout quand certains sont assez brefs (le chap. 4 « Nameninventar » ne fait qu'une dizaine de pages), et que les considérations méthodologiques et les descriptions fines du corpus occupent six chapitres sur les dix, trace de l'origine académique du volume. Mais cette impression est injuste, tant le fil de ces premiers chapitres expose l'ampleur des obstacles pratiques à un travail de ce type. Ces obstacles relèvent d'abord de la période historique : l'empire allemand de Guillaume II avec ses aventures coloniales, du comptoir de Tsingtao à l'Afrique de l'Ouest voit une première vague de toponymes colonialistes, la République de Weimar une seconde, déjà teintée de nostalgie, puisque certaines des anciennes possessions coloniales n'en sont plus, et l'Allemagne nationale-socialiste la troisième vague dans un esprit idéologique. Ces trois périodes rendent le corpus moyennement stable : en raison des pertes dues au traité de Versailles ou des conquêtes nazies au début de la seconde guerre mondiale, ce sont des espaces géographiques différents qui constituent le territoire de l'empire allemand sur lequel s'exerce la volonté dénominateur : on trouvera ainsi dans le registre de la centaine de villes concernées un certain nombre de villes polonaises actuelles (Danzig/Gdansk, Zielona Gora/Grünberg), mais aussi françaises (Colmar ou Strasbourg) ou russe (Königsberg/Kaliningrad). L'évolution du corpus des villes provient également de la restructuration urbaine et communale des années 1960–1970 en République fédérale, qui a disjoint et surtout regroupé des quartiers ou des petites villes proches de grandes agglomérations. Enfin, les destructions des incendies ou bombes des guerres ayant anéanti un grand nombre d'archives municipales, retracer l'histoire du nom des rues par les actes administratifs relève de l'aléa heureux de la découverte d'archives conservées (et de l'amabilité correspondante de leurs personnels, comme une note de bas de page le rappelle p. 84 pour deux villes qui n'ont jamais répondu à ses demandes...). Or la présence d'actes dénominateurs voulant honorer tel personnage ou telle ancienne possession ultramarine est le seul moyen de départager des homonymes, dont l'un sera non colonialiste, et l'autre si : un « Karolinenweg » peut paraître au premier abord renvoyer aux îles micronésiennes possédées un temps par l'Allemagne, alors que l'examen de rues voisines comprenant un « Amalienweg » mettra sur la piste de rues baptisées avec les prénoms d'épouses de notables municipaux.

Le souci d'objectivité de l'auteure explique qu'à diverses reprises, elle se démarque de sociétés savantes locales ou d'activistes ayant une attribution très large de l'étiquette 'colonialiste'. Elle a par exemple retrouvé des actes de dénomination indiquant la motivation à dénommer une rue « Nettelbeck-Straße » : sur les 21 rues qui portent ou ont porté ce nom sur le territoire germanophone, seule une se réfère, en 1940, à des idées explicitement colonialistes : l'annuaire historique de la ville de Munich mentionne pour la Nettelbeckstraße « er weist als einer der ersten auf die Notwendigkeit hin, Kolonien zur Stützung der Landmacht zu erwerben » (p. 72), alors que les autres actes de nomination louaient la défense qu'il a organisée de sa ville fortifiée de Kolberg (anciennement prussienne, aujourd'hui polonaise) contre les troupes françaises en 1806. Ce départage entre examen contextualisé et attribution idéologique lui est l'occasion de lancer quelques piques contre des modes de travail insuffisamment approfondis chez les militants qui s'agitent sur ce terrain depuis quelques années.

Autant on suivra l'auteure dans sa défense et illustration du vrai travail universitaire, retirant une dénomination de son corpus quand l'accusation colonialiste serait partielle (elle ne répertorie par exemple pas les rues « Konrad Adenauer », considérant, sauf mention inverse, que l'acte de nomination est plus logiquement dû à ses fonctions de chancelier de 1949 à 1963 qu'à une vice-responsabilité peu connue au sein de la Deutsche Kolonialgesellschaft pendant la République de Weimar), autant on estimera la publication résultante relever plutôt d'un travail d'historienne que de linguiste, même onomastique. Constaté que les dénominations toponymiques ont le format X (nom propre colonial) + N de type -straße, -weg, -platz, -pfad, -ring, -allee, -kaï ou -graben était attendu, et on lit sans surprise que les syntagmes coloniaux sont par ordre de fréquence des noms propres (Peters ou Lüderitz), puis des noms géographiques, suivis par quelques divers, comprenant notamment des noms de bateau.

Le traitement de la fonction discursive de ces dénominations reste malheureusement en deçà des attentes : bien sûr, le territoire de la métropole allemande se recouvre de ces toponymes exotiques qui rappellent la grandeur de l'empire, honorent les 'grands hommes' de cette histoire de conquête, et renforcent l'héroïsation : on apprend ainsi que seul un petit dixième de ces dénominations a été donné pendant la période réellement coloniale (p. 109) alors que 91 % ont été attribuées entre 1919 et 1945. Ebert émet l'hypothèse d'une forme de dé-sémantisation de certains anthroponymes pendant la période nazie (p. 209) : si l'on en juge par des quartiers appelés *Benennungscluster* où l'adressage se fait pour plusieurs rues dans la même thématique, d'anciens acteurs coloniaux comme le terrible Carl Peters (organisateur de la colonisation allemande en Afrique orientale, il est surtout connu pour ses crimes envers les populations locales) deviennent, par leur voisinage avec d'autres 'héros' allemands, de 'simples' figures héroïques de l'histoire. Des motifs plus impérialistes que colonialistes se lisent dans l'opération de re-baptême d'une ville comme Lodz (Litt-

mannstadt) en Pologne en 1940 lors de l'occupation nationale-socialiste : les noms de rue polonais se voient recouverts par des noms germanisant au sens langagier comme culturel. Une carte de 1942, page 224, montre un quartier de Lodz allant de la « Togostras. » à la « Neuguineastras. » en passant par la « Lüderitzstras. », du nom d'un colon allemand ayant acquis dans les années 1880–1886 d'immenses possessions en Namibie de façon très discutable. Cependant le lecteur se penchant sur la reproduction y verra aussi un « Korallenweg » ou une « Perlmutterstraß » dont l'expressivité exotisante n'est pas relevée par l'auteure, pas plus que deux photos reproduites p. 213 montrant des panneaux de rue en bois sculpté de palmiers et serpents à Magdeburg en 1938 ne lui font soupçonner un imaginaire ultra-marin renforçant l'intention colonialiste. Le profit du volume, d'une excellente qualité éditoriale par ailleurs, convainc donc moins sur le plan linguistique (onomastique structuraliste ou sociolinguistique) que sur le plan historique et culturel, représentant une base documentaire extrêmement fine pour suivre les phases de la « Reinstallierung kolonialer Erfahrung » (p. 250), sur le territoire allemand pendant ces 60 ans de l'histoire.

Odile Schneider-Mizony, Strasbourg

Faber, Richard/Conter, Claude D. : *Bernhard Groethuysen. Deutsch-französischer Intellektueller, Philosoph und Religionssoziologe, Würzburg 2021, 312 p.*

Bernhard Groethuysen. Deutsch-französischer Intellektueller, Philosoph und Religionssoziologe est la publication des actes d'un colloque qui s'est tenu en 2018 au château de Colpach. Aujourd'hui Centre National de Littérature du Luxembourg (Lëtzebuenger Literaturarchiv), Colpach fut entre les deux guerres la demeure de la famille Mayrisch, qui en avait fait un lieu d'échanges entre intellectuel-le-s allemand-e-s et français-es.

La première des quatre grandes sections de l'ouvrage retrace la position singulière de Groethuysen [noté G.] dans les développements de l'anthropologie philosophique allemande des années 1920. Joachim Fischer et Thomas Keller opposent sa pratique de l'anthropologie philosophique comme une simple histoire des idées (une histoire des conceptions de l'humain et de sa place dans le cosmos) au projet de philosophes comme Max Scheler ou Helmut Plessner, qui, à la même époque, développent l'anthropologie philosophique à partir des avancées récentes de la biologie de l'évolution comme un nouveau paradigme philosophique.

La deuxième section du volume est consacrée au rôle de médiateur de G. et à ses analyses littéraires. Myriam Sunnen reconstitue son influence, probablement entièrement orale, sur André Malraux, à qui il a fait connaître la philosophie allemande récente (Karl Marx, Friedrich Nietzsche) et contemporaine (Wilhelm Dilthey, Karl

Jaspers, Martin Heidegger, Oswald Spengler). *D'une jeunesse européenne* (1927) s'en fait l'écho. *La Tentation de l'Occident* (1926) est la réponse de Malraux au *Déclin de l'Occident* de Spengler (1918–1922, 1931–33 pour la traduction française). La notion même de 'condition humaine' pourrait être l'écho des travaux de G. sur Saint-Augustin et Blaise Pascal.

Germaine Goetzinger évoque le cercle de Colpach : G. et Alix Guillain, sa compagne, furent les hôtes réguliers de ce lieu créé par Aline Mayrisch (elle-même traductrice de littérature allemande en français) « en terrain neutre, dans une extra-territorialité *sui generis*, où cultures allemande et française se rencontraient sur un pied d'égalité ». Ils y ont rencontré des intellectuel-le-s français-es et allemand-e-s comme André Gide, Jean Schlumberger, Ernst Robert Curtius.

Bernard Dandois évoque l'amitié entre G. et Jean Paulhan, voisins à Paris à partir du moment où G. commence à passer la moitié de l'année en France. Paulhan le fait entrer à la Nouvelle Revue française (NRF) où il tient la rubrique « Lettres d'Allemagne ». Il sera à l'origine directe ou indirecte de la traduction en français de nombreux ouvrages de philosophie et de littérature allemandes. Il a par exemple convaincu Gallimard de confier la traduction de Franz Kafka à Alexandre Vialatte. La version française de son *Origine de l'esprit bourgeois en France* (1927) est le premier livre publié dans la « Bibliothèque des Idées » de Gallimard, appelée à un avenir prestigieux.

Thomas Schröder réfute la lecture de Friedrich Hölderlin et de Kafka que propose G. en la confrontant à d'autres interprétations (Walter Benjamin, Robert Minder, ultérieurement Margarete Susman, Jürgen Siefß) : expliquant le repli sur l'intériorité, le désir d'un retour à l'enfance et à la nature par l'échec à trouver sa place dans le monde social, G. négligerait la dimension théologique de leurs deux pensées.

Dans la troisième partie, consacrée au positionnement politique de G., Reinhard Brenneke et Klaus Große Kracht (biographe allemand de G.) cherchent des explications à sa fidélité inconditionnelle au parti communiste, déjà surprenante pour des contemporains comme Paulhan ou Benjamin : cette fidélité n'est ébranlée ni par le régime stalinien ni par le pacte germano-soviétique ; elle surprend d'autant plus qu'intellectuellement G. n'est pas marxiste – il ne s'intéresse pas à la dimension économique de l'histoire des idées et des mentalités. Ses convictions communistes s'expliqueraient par le fait qu'entre les deux guerres, l'URSS et les partis communistes sont pacifistes et engagés dans la lutte anti-fachiste ; elles s'expliqueraient aussi tout simplement par des raisons personnelles – par l'engagement militant d'Alix Guillain et par un certain goût de la provocation.

Dominik Ghongaze explore les rapports de G. avec les autres élèves de Dilthey. Après la Première Guerre mondiale, beaucoup d'entre eux évoluent vers des positions conservatrices et nationalistes. Alors qu'il partage déjà sa vie entre Berlin et Paris et sans renier ses propres convictions démocratiques et libérales, G. a continué à participer à la vie académique allemande (par sa contribution à l'édition de Dil-

they notamment). « L'esprit bourgeois » qu'il a dégagé a pu être rendu responsable par certain-e-s d'un oubli de la transcendance ou d'une perte de repères spirituels et nourrir ainsi, à l'opposé de ses propres convictions, une pensée conservatrice du déclin. Son installation définitive à Paris à partir de 1933 met fin à tout compagnonnage intellectuel avec ceux qui se rapprochent trop du régime nazi.

La quatrième partie fait le point sur l'œuvre de G. comme historien et sociologue des religions. Bien que les *Origines de l'esprit bourgeois* ne citent explicitement aucun de ses contemporains, Hartmann Tyrell et Karl-Siebert Rehberg montrent que son travail est une prise de position implicite dans le débat allemand sur les liens entre religion et capitalisme. G. s'oppose à Max Weber par le choix d'un corpus français et catholique (des sermons et des ouvrages de conduite propageant une morale dictée par la conscience du péché originel), dont G. déduit par la négative l'émancipation d'une classe aisée et cultivée par rapport au pouvoir doctrinal de l'église. Le travail sur ce corpus l'incite à remettre en question le lien causal établi par Max Weber entre l'ascèse imposée par la doctrine de la prédestination et le développement du capitalisme. Pour G., le développement de l'esprit bourgeois est simplement dû au recul de l'emprise religieuse sur la vie de certains individus. Son analyse induit aussi une périodisation et une analyse sociologique différentes de l'avènement de la modernité : l'esprit bourgeois s'affirme au XVIII^e siècle, ce qui remet en question le rôle central attribué par Max Weber à la Réforme (et rapproche G. de Ernst Troeltsch) ; ce n'est pas la petite bourgeoisie laborieuse qui porte le développement du capitalisme, c'est une grande bourgeoisie en mal de reconnaissance sociale qui s'émancipe de la mentalité religieuse traditionnelle. Cette évolution autonome précède les transformations de la modernité dans les champs politique, économique et culturel. Elle s'accompagne d'un optimisme qui contraste avec l'insistance de Max Weber sur le pessimisme protestant (augustinien). Rehberg relève cependant aussi des similitudes entre G. et Weber : dans les deux cas, le facteur religieux est présenté comme une explication causale autonome, en l'absence d'une prise en compte d'autres facteurs (économiques notamment) ; et le choix du terrain religieux correspond à une orientation politique : pessimisme culturel et identification au *Kulturkampf* chez Max Weber, optimisme et choix de la France comme pays de la démocratie et des droits de l'homme chez G.

Comparant G. et Lucien Goldmann, Erhard Stölting relève un même intérêt pour les mentalités religieuses, mais oppose leurs méthodes : un travail strictement empirique sans *a priori* interprétatif sur des sources non littéraires pour G. vs. une interprétation sociologique de textes littéraires et philosophiques pour Goldmann. Stölting oppose également la continuité entre les intérêts intellectuels et les convictions politiques chez Goldmann – incitant à croire au 'dieu caché', le pari de Pascal peut être considéré comme le modèle d'un pari qui consisterait à 'croire' au socialisme en l'absence de certitudes concernant son accomplissement – à la 'séparation stricte'

entre les convictions communistes de G. et son intérêt intellectuel pour la genèse du libéralisme politique.

Comparant *Die Entstehung des modernen Gewissens* (1991) de Heinz Dieter Kittsteiner, avec les *Origines de l'esprit bourgeois* (1927), Jannis Wagner relève des points communs tant dans les centres d'intérêt – la transformation des mentalités religieuses au XVIII^e siècle – et la méthode – une histoire des mentalités s'appuyant sur des sources anonymes et non sur l'étude des grands systèmes philosophiques. Wagner fait l'hypothèse d'une influence souterraine de G. en Allemagne après la Seconde Guerre mondiale : un historien comme Reinhard Koselleck (mentor de Kittsteiner) lui doit manifestement beaucoup, bien qu'il n'ait jamais reconnu sa dette à sa juste mesure : G. était tombé dans l'oubli ou n'était du moins pas considéré comme une autorité à citer.

Le volume est complété par une bibliographie réunie par Hans-Manfred Bock qui revient sur les raisons de cet oubli : la mort de G. en 1946 et son remplacement dans le rôle d'expert allemand sur la France par un Ernst Robert Curtius bien plus conservateur.

Le colloque de Colpach, le premier à être consacré à G. par des chercheur-euse-s allemand-e-s, lui rend sa place dans l'histoire intellectuelle allemande et fait le point sur son actualité. Ces actes confirment aussi quel médiateur exceptionnel a été G. – passeur « dans les deux sens », doué d'une érudition et d'une capacité de persuasion orale peu communes –, personnalité intellectuelle éclatée et inclassable, « ni médiateur classique entre la France et l'Allemagne, ni exilé, ni résistant en armes, ni collaborateur » (Keller, p. 67).

Béatrice Durand, Berlin

Christine Fourcaud/Springer, Matthias: *Frühkindlicher Fremdsprachenerwerb in den „Elysée-Kitas“. Schnupperstunde Französisch in den Münchner städtischen Kindertageseinrichtungen*, Tübingen 2021, 269 S.

Die deutsch-französischen Beziehungen haben immer wieder eine Vorreiterfunktion beim Aufbau und Zusammenhalt Europas; dies zeigt sich auch besonders bei den Bemühungen um Annäherung an die Kultur des Anderen oder beim Erlernen der Sprache des Nachbarlandes.

Das vorliegende Buch steht in der Reihe dieser wertvollen Initiativen. Es ist Francis Goullier gewidmet, einem im Jahre 2020 verstorbenen und vom deutsch-französischen Dialog zutiefst überzeugten bedeutenden europäischen Sprachenpolitiker. Die Reihe der Vorworte zu Beginn der Veröffentlichung durch offizielle Unterstützer von Rang ist ebenfalls beeindruckend (Botschafter, Staatsminister,

Oberbürgermeister, Universitätspräsidenten aus beiden Ländern); diese Mentoren sind auch Garanten für eine nachhaltige Umsetzung der europäischen Idee.

Wissenschaftlich sind die Autorin und der Autor an den Universitäten von München (LMU) und der Université Reims Champagne-Ardenne beheimatet; sie konnten das gemeinsame Projekt dank eines Gastdozentenprogrammes des DAAD ausführen. Durch die Vernetzung der beiden Institutionen waren noch zahlreiche Personen am Projekt beteiligt und die in diesem dynamischen Team entstandene Menge, Qualität und Dichte von Daten ist außergewöhnlich für Untersuchungen im Bereich der Sprachendidaktik. Nur ein Bruchteil davon ist in der Veröffentlichung direkt zugänglich, häufig werden in den Kapiteln Synthesen aus der Analysearbeit vorgestellt. Es wäre wünschenswert, diese Gesamtdaten auch weiteren Rezipierenden zugänglich zu machen.

Das Eingangskapitel stellt die Leitfragen für die dargestellte Forschungsarbeit:

- Hat Mehrsprachigkeit bei Kindergartenkindern möglicherweise einen negativen Einfluss auf deren kognitive, sprachliche und soziale Entwicklung? (S. 25)
- Sind Vorschulkinder beim Erwerb einer dritten oder vierten Sprache überfordert? (S. 29)
- Sollten sich Kinder mit fremdsprachlichem Hintergrund nicht erst die deutsche Sprache aneignen, bevor sie sich einer weiteren Fremdsprache zuwenden? (S. 31)

Diese Fragen werden auch häufig im öffentlichen Diskurs gestellt und eine wissenschaftliche Antwort darauf ist nötig, um diese Fragen ohne Polemik und aufgrund von sachlichen Argumenten beantworten zu können. Dem Buch kommt hierbei auch gerade eine Mittlerfunktion zu: Nicht alle Erkenntnisse der Wissenschaft, wie z. B. die der Nützlichkeit von gefestigten Familiensprachen für den weiteren Erwerb und das Erlernen von Schulsprachen (welche durchaus von Ersteren abweichen können), sind bereits im Schulalltag angekommen.

Die folgenden Kapitel liefern einen guten Überblick über bereits durchgeführte Projekte im Bereich des frühkindlichen Spracherwerbs – oder Sprachenlernens. Der Autor und die Autorin unterstreichen hierbei, dass das vorgestellte Projekt ein langsames Herantasten an die Sprache darstelle, eine ‚Schnupperstunde‘, bei der es um eine erste Motivation zur Beschäftigung mit der Sprache gehe. Ziel dieser Phase sollten jedoch nicht sofort ausgeprägte Kenntnisse im Französischen sein. Gleichzeitig ist zu bemerken, „dass es bei der Umsetzung der *Schnupperstunde* um mehr geht, als eine harmlose, beliebige Kita-Praxis.“ Autorin und Autor unterstreichen die „diskursive Konstruktion kollektiver Identität“ als eine „Aufgabe der Bildungspolitik“ (S. 122).

Wichtige Punkte, welche den Erfolg von Projekten zur sprachlichen, kulturellen und sozialen Integration ausmachen, werden dabei erwähnt wie die Kontinuität des Angebots, die Lehrerbildung im Sinne einer *language teaching awareness*, die

Einrichtung und das Funktionieren von Lehrertandems und die verwendeten Lehr- und Lernstrategien. Das Verständnis von Integration, welches hier verwendet wird, schlägt bereits Brücken zum Konzept der Inklusion und ist auf jeden Fall der Exklusion klar entgegengesetzt.

Das dritte Kapitel erklärt sehr ausführlich das Forschungsdesign und den Ablauf der Datenerhebung und es stellt die sehr diversen Profile der Kinder dar, welche im Mittelpunkt der Untersuchungen standen. Kapitel 4 liefert danach weitere Daten zum Profil der an der Forschung beteiligten Familien und der Teilhabe und Partizipation der pädagogischen Kräfte in der Schule. Dabei wird nochmals der Gedanke der europäischen Integration für alle Schüler und Schülerinnen mit einbezogen und ein Aspekt besonders hervorgehoben, nämlich die „Förderung einer kultur- und sozialübergreifenden europäischen Identität“ (S. 83). Es ist auch zu bemerken, dass der oft irreführende Begriff ‚Muttersprache‘ so wenig wie möglich verwendet wird. Stattdessen beziehen sich die Autorin und der Autor auf Familiensprachen, die in den unterschiedlichsten Kombinationen und Gewichtungen vorkommen können. Beim Erwähnen des Französischen als Fremdsprache hätte man unter Umständen auch noch etwas nuancieren können und die Kinder erwähnen können, in deren Familien Französisch den Status einer Zweitsprache hat, auch wenn diese nur einen kleinen Prozentsatz darstellen (3,3 % laut Abb. 4 auf S. 85).

Kapitel 5 untersucht die beobachteten Lehr- und Lernstrategien im Detail, illustriert durch Transkriptionen von ausgewählten Redeeinheiten. Bei den Ausführungen zum Sprachenwechsel und zur Ausbildung von multiplen Identitäten wäre hier schon ein Hinweis auf das etwas später eingeführte *translanguaging* hilfreich gewesen, denn diese holistische Strategie des Einsatzes von mehreren Sprachen ist genau in einigen der Beispiele von mehrsprachigen Familien zu erkennen (z. B. S. 145–147).

In Kapitel 6 wird dann die „Mobilisierung translinguistischer Strategien“ erwähnt (S. 159–160), aber größtenteils nur auf die lexikalische und phonologische Bewusstheit beschränkt, was eine einschneidende Reduzierung der ursprünglichen Bedeutung darstellt.

Der Einsatz von auswendig gelernten festgefügt Redewendungen (*chunks*) an Stellen, an denen es von der Pragmatik her nicht passt, ist eine Konstante in den Anfangsphasen des institutionellen Sprachenlernens. An dieser Stelle ist es meiner Ansicht nach verfrüht, von fehlerhafter Verwendung zu sprechen (S. 160), denn durch einen taktvollen und sinnstiftenden Einsatz der Lehrpersonen kann hier auf den Verwendungskontext hingewiesen werden und danach kann der Spracherwerbsprozess ohne Verzögerung weiter ablaufen.

Die nonverbalen Strategien (S. 164) verdienen auch noch genauere Betrachtung. Das Kind mit der Familiensprache Katalanisch kann auf zwei Vorteile zurückgreifen: die Möglichkeiten der Interkomprehension zwischen den beiden romanischen Sprachen Französisch und Katalanisch und die Erfahrung, dass man in verschiedenen Sprachen bei ähnlichen Anlässen kommunizieren kann, wie hier

beim Marktbesuch. Diese hat es anderen Kindern (und auch vielen Lehrpersonen) voraus. Diese Tatsache könnte man gerade im Rahmen der Ausbildung einer größeren *language teaching awareness* hervorheben, insbesondere, wenn man dies in Bezug setzt zur Antwort auf die Frage: „Sind Sie bilingual aufgewachsen?“ (S. 108), wobei 58 % der Kinder diese Erfahrung gemacht haben und nur 26 % des pädagogischen Personals. Hier könnten die Kinder sogar manchmal die Führung in der mehrsprachigen Kommunikation übernehmen, wobei eine strikte Einhaltung der Regel „une personne, une langue“ nicht in allen Situationen die beste Lösung sein mag. Eine völlig lineare Hinleitung zu einer neuen monolingualen Kompetenz nur in der Schulsprache sollte hier sicherlich nicht das Ziel eines auf Demokratie und Respekt ausgerichteten Unterrichts sein.

Ganz besonders wertvoll ist schließlich das Kapitel zu den Handlungsempfehlungen, das aufgrund der soliden Datengrundlage sehr aussagekräftig ist. Es liefert Richtlinien und Leitgedanken für die Sprachenpolitik in Schulen und auch für die Lehreraus- oder Weiterbildung, speziell in mehrsprachigen Kontexten (und diese werden durchaus immer mehr zum Regelfall in den Schulen).

Die Bibliografie ist sehr ausführlich und hat auch die meisten rezenten Entwicklungen mit einbezogen, sie ist ein guter Ausgangspunkt für weitere Forschungen. Sie konzentriert sich jedoch durch das Thema bedingt etwas zu stark auf den deutsch-französischen Dialog; hier wäre ein Blick über den Tellerrand hinaus auf andere Sprach- und Kulturkonstellationen auch noch interessant gewesen.

Als Ausblick wird auch die Begrenzung des Untersuchungsfeldes erwähnt, auf Initiativen auf deutscher Seite und hier wiederum auf eine spezielle Stadt (München) und deren städtische Kindertageseinrichtungen. Das Lesepublikum mag sich die Frage stellen, ob dieser Reichtum an pädagogischen Aktivitäten generalisierbar sein kann.

Es ist zu hoffen, dass dieser wichtige Beitrag zur Demokratie sowie zur sozialen Gerechtigkeit und zur Integration (oder gar Inklusion) in Europa, gerade auch für Kinder mit familiären Kontexten, welche in der Schule nicht stark vertreten sind, in der Öffentlichkeit breites Gehör und eine große Leserschaft finden wird. Die Lektüre dieses Buches bringt sicherlich auch für Lehrer*innen aller Disziplinen einen Erkenntnisgewinn und sie stellt eine interessante Diskussionsgrundlage für Seminare in der Lehrerbildung dar.

Sabine Ehrhart, Obernai

Hamez, Grégory/Defays, Jean-Marc (Hg.): *Réalités, perceptions et représentations des frontières. L'espace transfrontalier de la Grande Région Sarre-Lor-Lux*, Louvain-la-Neuve 2020, 266 S.

Der vorliegende, 2020 veröffentlichte Sammelband beinhaltet eine multiperspektivische und transdisziplinäre Sicht auf den wissenschaftlichen Bereich der *Border Studies* für die quadrinationale Großregion Saar-Lor-Lux. Unter der transdisziplinären Koordination von Grégory Hamez (Geografie) und Jean-Marc Defays (Fremdsprachendidaktik) haben Forscherinnen und Forscher aus sechs Universitäten der Grande Région mit insgesamt 12 Beiträgen die Frage der Wahrnehmungen und Vorstellungen der Grenze und der Grenzregion unter die Lupe genommen und aus ihrer jeweiligen Fachperspektive heraus beleuchtet, diskutiert und analysiert. Resultat ist ein 260-seitiger Band, der die Vorstellungen zur Grenze bei verschiedenen Zielgruppen und Akteure und Akteurinnen aus soziologischer, kultureller, wirtschaftlicher, (fremdsprachen-)didaktischer, (bildungs-)politischer bzw. geografischer Sicht thematisiert.

Der Publikation ist eine Einleitung von Gregory Hamez, welcher diese thematisch (transdisziplinären, mit einem gemeinsamen Fokus auf den *Border Studies* für die Großregion) einordnet und die inhaltliche Struktur des Buches präsentiert, vorangestellt. Die ersten drei Beiträge widmen sich der Wahrnehmung der Grenzregion in den Augen der Bürger*innen aller Grenzstaaten. In den vier folgenden Kapiteln geht es um bildungspolitische Aspekte und grenzüberschreitende Mobilitäten im Rahmen der beruflichen Aus- und Weiterbildung. Die letzten fünf Kapitel widmen sich der Raum- und Stadtgestaltung in der Großregion sowie grenzüberschreitenden Aktivitäten. Diese thematische Einteilung der Beiträge ist sinnvoll. Es gibt keine Querverweise zwischen den einzelnen Beiträgen. Dies ist nicht störend, macht aus der Publikation jedoch eher einen Sammelband als eine interdisziplinäre Veröffentlichung.

Der Titel des Sammelbandes *Réalités, perceptions et représentations des frontières. L'espace transfrontalier de la Grande Région Sarre-Lor-Lux* zeigt auf, worum es in den verschiedenen Beiträgen hauptsächlich geht: Vor- und Einstellungen zur Grenzregion (weniger zur Grenze als solche) bei verschiedenen Akteure und Akteurinnen bzw. Bürger*innen, Lernenden und grenzüberschreitende Praktiken bei ebendiesen Personen.

Der Band richtet sich an ein wissenschaftliches Leserschaft, welches sich in der Thematik des *transfrontalier* auskennen sollte. Die Publikation verweist in wenigen Beiträgen auf andere Arbeiten zu weiteren Grenzregionen (beispielsweise zur trinationalen Oberrheinregion), was für die Leser*innen jedoch keine Einschränkungen bedeutet. Insgesamt lässt sich feststellen, dass Verweise auf jüngere Publikationen zur Buchthematik fehlen. So werden sowohl die Veröffentlichung von Claudia Polzin-Haumann, Julia Putsche und Christina Reissner (Hg.) mit dem Titel *Wege zu einer*

grenzüberschreitenden deutsch-französischen Fremdsprachendidaktik: Etat des lieux, enjeux, perspectives (St. Ingbert 2019) als auch die von Nikol Dziub (Hg.) *Le Transfrontalier. Pratiques et représentations* (Reims 2020) nicht genannt.

Es ist ebenfalls bedauernd, dass das Buch nicht auf die pandemiebedingten Grenzkontrollen und -schließungen im thematisierten geografischen Kontext zu sprechen kommt. Sicherlich wurden die vorliegenden Kapitel vor Pandemieausbruch verfasst, aber dennoch wäre es unabdingbar gewesen, diese für die Grenzregionen so einschneidenden Momente im Jahr 2020 zumindest in der Einleitung des Werkes zu nennen (und darüber zu informieren, dass die verfassten Beiträge sich alle vor 2020 situieren).

Im Allgemeinen lässt sich sagen, dass die Publikation den Spannungsbogen zwischen den Wahrnehmungen und Handlungen in solchen vielsprachigen und pluri-kulturellen Regionen wie der Großregion schafft und den Leser*innen dank der vielen verschiedenen wissenschaftlichen Perspektiven auf einen gemeinsamen Raum unter dem Fokus der *Border Studies*, die Komplexität des Kontextes (geografisch, sozial, bildungspolitisch und wirtschaftlich) gut vermittelt. Die Einbettung und Artikulation der einzelnen Bausteine ist eklektisch, was jedoch dem Erkenntnisgewinn bei den Rezipienten und Rezipientinnen keinen Abbruch tut.

Julia Putsche, Straßburg

Harmening, Anda-Lisa : *Schreiben im Angesicht des Todes : Poetologie(n) des Sterbens von 1968 bis heute*, Paderborn 2021, 431 p.

Avant d'entrer dans le vif de cette recension, il est important de s'attarder sur le titre de l'ouvrage, difficilement traduisible en français. La langue allemande fait en effet la distinction entre *der Tod* et *das Sterben*, le premier substantif correspondant en français à 'la mort', le second, au fait de mourir, ou plus exactement au 'processus du trépassement'. Si la précision est si importante, c'est parce que la dimension novatrice de l'ouvrage repose justement sur la volonté de son auteur de ne pas se pencher sur la mort dans la littérature (un sujet moult fois traité jusqu'à aujourd'hui) mais sur le processus du trépassement en tant qu'expérience individuelle et seuil reliant les deux catégories souvent formulées de manière binaire que sont la vie et la mort (p. 14). Harmening se propose ainsi d'interroger le rôle de la littérature dans la construction du discours sur ledit processus, afin d'ébaucher les principales caractéristiques du trépassement dans nos sociétés actuelles. Ses travaux, situés à la croisée des études littéraires et des *Cultural Studies*, prennent pour point de départ l'année 1968, au cours de laquelle la mort cérébrale devint le critère déterminant pour pouvoir déclarer 'mort' un être humain. Le corpus choisi rend l'étude plus intéressante encore puisque Harmening, chercheuse en littérature générale et comparée, a retenu des textes de langues et de cultures différentes.

L'ouvrage comprend deux grandes parties distinctes, dont la première, qui s'étend sur plus de 100 pages, mêle chapitres introductifs, remises en contexte et analyses du discours culturel. Une meilleure structure eût peut-être permis de mieux mener l'argumentation et d'éviter les nombreuses redondances. D'un point de vue méthodique (p. 31–43), Harmening souligne entre autres la dimension indicible de l'expérience du trépassement, aborde la question de l'authenticité de l'expérience narrée ainsi que celle, corrélative, des genres dont relèvent les œuvres retenues, à savoir le journal intime littéraire et l'autobiographie. Après un bref aperçu de l'état de la recherche (p. 44–50), l'auteur remet ses travaux dans le contexte du discours médical et des récentes évolutions des politiques de santé touchant à la mort, et évoque notamment la tension entre le débat sur la mort cérébrale, la loi sur la transplantation d'organes, les soins palliatifs et le droit à une mort autodéterminée (p. 50–60). Elle complète ce panorama culturel en abordant le sujet de la mort dans une perspective économique, soulignant entre autres l'antagonisme qui oppose maladie et mort à une société axée sur son optimisation permanente (p. 61–66). Elle enchaîne sur la dimension éthique de la littérature ayant pour thème le processus du trépassement (p. 66–76). Un rapide détour sur les « domaines d'interférence » entre littérature et médecine (p. 77–80) permet de faire la transition avec le dernier chapitre de cette partie, consacré au caractère profondément hybride des textes retenus, qui oscillent entre journal intime littéraire, autofiction et autobiographie (p. 81–107).

La seconde partie de l'ouvrage est consacrée à l'analyse littéraire de textes exemplaires et constitue sans aucun doute la section la plus intéressante du livre. Harmening a choisi de structurer cette seconde partie en fonction des stratégies narratives adoptées par leurs auteurs pour surmonter l'indicible du processus de trépassement. Tout d'abord, elle met en lumière la stratégie de sublimation esthétique par le recours aux mythes de l'antiquité, telle qu'adoptée par Siri Hustvedt dans *The Shaking Woman* et David Grossmann dans *Aus der Zeit fallen* (p. 111–157). Le récit *Wunschloses Unglück* de Peter Handke ainsi que des deux nouvelles *I.M* et *Logbuch eines unbarmherzigen Jahres* de Connie Palmén illustrent une seconde stratégie narrative, à savoir celle de la « pluralité des genres littéraires » (p. 158–203) : la difficulté de représenter le processus de mort engendre un texte hybride qui voit naître une réflexion métatextuelle sur le genre littéraire et l'écriture elle-même. Le neuvième chapitre aborde l'incapacité physique du mourant de raconter 'sa' mort et la dimension collective des récits de trépassement en s'appuyant notamment sur le récit de Tom Lubbock *Until further Notice, I am Alive*, qui complète celui de sa femme Marion Coutts *The Iceberg* (p. 204–230). Le corps est également au cœur de la réflexion du chapitre suivant, qui se penche plus spécifiquement sur le corps métastaté et ses multiples mises en scène signées Christoph Schlingensiefel (théâtre, internet, ouvrage *So schön wie hier kanns im Himmel gar nicht sein*) ou Georg Diez qui, dans *Der Tod meiner Mutter*, fait le rapprochement entre la mort de sa mère et la grossesse de sa femme, liant

le processus de mort à celui de la gestation et de la naissance (p. 231–271). La cinquième stratégie narrative, caractéristique notamment du *Journal de Deuil* de Roland Barthes et de *Arbeit und Struktur* de Wolfgang Herrndorf, transgresse les limites du littéraire pour côtoyer la photographie et ainsi inventer une nouvelle écriture qui se veut résolument fragmentaire, pour ne pas dire elliptique (p. 272–352). Pour finir, Harmening se penche sur *Königin der Berge* de Daniel Wisser, seul texte totalement fictionnel du corpus et qui condense et interroge tous les discours sociaux, économiques, éthiques et de politique sanitaire touchant au sujet de l'autodétermination de la mort – autodétermination finalement réalisée par l'écriture même (p. 353–376). L'ouvrage se clôt sur une conclusion un peu courte (p. 379–388).

Le caractère novateur de cette publication tient pour beaucoup à la démarche de Harmening qui prend en compte dans ses analyses littéraires une grande variété de discours culturels (médicaux, sanitaires, éthiques, politiques, etc.). En mettant en lumière les stratégies par lesquelles la littérature relève le défi de l'indicible du processus du trépasement, Harmening montre comment l'expérience individuelle de la mort devient le moteur de réflexions métatextuelles (voire méta-artistiques) et contribue à l'avènement de nouvelles poétiques.

Claude Elise Paul, Saarbrücken/Freiburg

Hofmann, Franck/Messling, Markus (Hg.): *The Epoch of Universalism. L'époque de l'universalisme 1769–1989*, Berlin [u. a.] 2020, 250 S.

Der Titel und die Zeitspanne „1769–1989“ setzen offensichtlich die These voraus, die Zeit des Universalismus sei vorbei. Dementsprechend haben die Beiträge eine Analyse der „Interessen und Ziele“ des europäischen Universalismus und des „Endes seiner Legitimität“ vor (S. 1). Dies soll durch „eine Montage historischer und philosophischer Konstellationen“ durchgeführt werden, „um die vom Universalismus hervorgerufenen Versprechen und Hoffnungen sowie die Enttäuschungen und Verluste zu verstehen, die seine epistemische Involviertheit in Machtverhältnisse verursacht hat“ (S. 1).

Die historische Analyse des Projekts des europäischen Universalismus enthält der erste Teil des Sammelbandes. Die „Montage“ einzelner Episoden (die Auswirkung von Napoleons Ägyptenfeldzug, der Bau des Sueskanals u. a.) bieten genauso wenig eine überzeugende Begründung für die Datierung 1769–1989 wie die Behauptung, dass

mit Napoleons Auftritt auf der Bühne der Weltgeschichte [...] der Aufstieg des europäischen Universalismus [beginne], und manche Intellektuellen dachten, dass 1989 – das Jahr der Zweihundertjahrfeier der französischen Revolution – ihre historische Erfüllung bedeuten würde. (S. 4)

Diese Datierung stimmt außerdem mit der substanzielleren Strukturierung nicht überein, die Christiane Sollte-Gresser nennt: „[...] der Anfang und das Ende des Universalismus sind durch den Kolonialismus bzw. durch den Nationalsozialismus geprägt“, welche „diesen [universalistischen] Projekten äußerst entgegengesetzt sind und transgenerationale Traumata verursachen“ (S. 179). Beide kollektiven Traumata erschütterten bei nicht wenigen den Glauben an die allmähliche globale Herrschaft eines friedlichen Universellen. Angesichts dieser Gräueltaten ist nach den Herausgebern nur noch ein „negatives Universelles [...] als moralische Grundlage einer globalen Gesellschaft“ vertretbar, das

zu Fragen der Entschädigung, der Gerechtigkeit und der Verzeihung [führe]. In diesem geteilten Universellen könnte die Menschheit eine utopische Dimension des Zusammenlebens finden – ohne Zentralisierung und ohne von den Partikularismen länger zu abstrahieren. (S. 35)

Sergio Ugalde Quintana allerdings geht in seiner Würdigung von Alfonso Reyes' neuem Humanismus über diesen Befund eines bloß negativen Universellen hinaus.

Mehrere Beiträge thematisieren eine gewisse, den genannten Traumata zugrunde liegende „Dialektik der Moderne“ (S. 15), d. h. des universellen Projekts der Aufklärung, ohne jedoch Adornos berühmte These anzusprechen. Hans-Jürgen Lüsebrink sieht „einen diskursiven Zusammenhang“ (S. 68) zwischen 1. dem aufklärerischen Modell der Kultur (z. B. den Idealen der Demokratie und der Menschenrechte im 18. Jh.), 2. der von der Kolonisierung des 19. Jh. angeführten „zivilisatorischen Mission“ und 3. dem Antikolonialismus und Postkolonialismus (nicht Dekolonialismus). Allen dreien sei das Bekenntnis zu Vernunft, Wissenschaft, Emanzipation und zum unendlichen Fortschritt sowie zur besonderen Rolle des Westens gemeinsam.

Nicht nur ein historisches, sondern auch ein philosophisches Defizit prägt den Sammelband. Zwar erwähnen die Herausgeber die „starken Argumente“ einer „universalistischen Anthropologie“, die die Aufklärung „in eine Geschichtsphilosophie verwandelte und zum Antrieb sozialer Transformation politisierte“ (S. 2). Diese philosophische Anthropologie wird aber nur im präzisen Beitrag von Avi Lifschitz skizziert: Allen Strömungen der Aufklärung liegen 1. ein Naturalismus, der „alle geistigen, materiellen und sozialen Errungenschaften ohne Bezug auf irgendein übernatürliches Prinzip“ erklärt (S. 80), und 2. die These der „Universalität der menschlichen Fähigkeiten, jedoch nicht besonderer Werte und Urteile“ (S. 81) zugrunde.

Der westliche Kolonialismus, der sich auf eine angebliche zivilisatorische und universalistische Mission berief, hatte starke partikularistische Widerstände zur Folge. So korrigiert Leyla Dakhli die Ansicht, dass Napoleons Ägyptenfeldzug eine aus der Niederlage und dem Bewusstwerden des eigenen Rückgangs resultierende arabische Renaissance (*nahda*: Erwachen) hervorgerufen habe: Sie betont, wie „Na-

poleon [...] die arabische Welt [...] als eine grundverschiedene Welt [hat] existieren lassen“ (S. 52). Emmanuel Droit konfrontiert den westlichen Blick und den Fall der Mauer („eine universalistische, umfassende Auffassung der Geschichte“, z. B. bei Fukuyama und Dahrendorf, S. 159) mit dem osteuropäischen Blick (eine „Rückkehr zu Europa“ bzw. eine „Rückkehr der Geschichte“, S. 160). Nach Mohamed Kerrou steht „im Mittelpunkt der arabischen und europäischen Revolutionen die Frage nach dem Nationalstaat [...], wobei die Konstellation der regionalen Konflikte eine Rolle spielt“. (S. 229)

Die Frage, ob der Konflikt mit der kulturellen Vielfalt womöglich nicht bloß aus dem kolonialistischen Missbrauch dieses universalistischen Projekts der Aufklärung resultiert, sondern diesem Projekt selbst innewohnt, wie Isaiah Berlin behauptet, wird von manchen Beiträgen implizit bejahend beantwortet. In Anlehnung an Cassirers Untersuchung der Aufklärung analysiert und widerlegt Avi Lifschitz diese Ansicht:

[...] Eine grob vereinfachende Auffassung des Universellen wird durch die [aufklärerische] Ansicht widerlegt, dass die Sprache ein Instrument nicht bloß der Kommunikation, sondern des menschlichen Denkens ist. Da der Mensch mittels der Sprache denkt, unterminiert die Sprachenvielfalt den Anspruch des menschlichen Denkens auf absolute Objektivität. (S. 80)

Weitere Beiträge folgen Emmanuel Droits Empfehlung, das „rhetorische Gebaren der Anprangerung des Eurozentrismus zu überwinden und neue Studien durchzuführen, die dezentrale Herangehensweisen einsetzen und die Vielfalt von Erfahrungen berücksichtigen“, denn „auch wenn eine globale Geschichtsschreibung auf eine ‚Provinzialisierung Europas‘ abzielt, bedeutet dies keineswegs eine Ablehnung europäischer begrifflicher Instrumente“ (S. 172). Mario Laarmann moniert: „[...] Kulturrelativismus ist keine befriedigende Antwort auf den europäischen Universalismus“, weil „europäische universalistische Anliegen meistens nicht mehr bloß europäisch“ seien und sie es ermöglichen, „zusammen in einer Welt zu handeln, in der die Globalisierung Ungleichheiten verursacht hat“ (S. 194). Christopher M. Hutton warnt bei sprachwissenschaftlichen Kontroversen bezüglich des Sanskrits, der arischen Sprachen und der dravidischen Sprachen vor einer bloßen Umkehrung der von der kolonialen Ideologie errichteten Hierarchie der Sprachen im Namen der Postmoderne und eines gewissen Nationalismus (S. 118). Tammy Lai-Ming Ho liefert ein vielversprechendes Beispiel für solche dezentralen Herangehensweisen, die der Vielfalt von Erfahrungen gerecht werden: eine „transzeitliche und transkulturelle Übersetzung“, die „dem Sprachmuster und den Ideen des ‚Originals‘ folgt, sie [aber] in andere zeitliche, kulturelle, politische und soziale Kontexte als ein Mittel überträgt [...], zeitgenössische Anliegen anzusprechen“ (S. 141).

Jean-Christophe Merle, Vechta/Saarbrücken

Joly, Laurent: *La Rafle du Vél d'Hiv. Paris, juillet 1942, Paris 2022 (Essais et documents), 400 S.*

Anlässlich des 80. Jahrestags der sogenannten *rafle du Vél d'Hiv* gedachte der französische Staatspräsident Emmanuel Macron im Juli 2022 gemeinsam mit den letzten Zeitzeugen und -zeuginnen sowie zahlreichen Offiziellen der jüdischen Opfer dieser Massenverhaftung. Französische Polizeikräfte hatten diese systematischen Internierungen in Paris und dessen Umland am 16. und 17. Juli 1942 eigenständig durchgeführt. Die jüdischen Frauen, Männer und Kinder waren in den *Vélodrome d'hiver* – eine heute nicht mehr existierende Radsporthalle inmitten von Paris – sowie in das Sammellager Drancy (nordöstlich von Paris) verschleppt und dort unter unwürdigsten Bedingungen festgehalten worden. Über Zwischenstationen in verschiedenen französischen Lagern waren die meisten von ihnen ins KZ Auschwitz-Birkenau deportiert und dort ermordet worden.

Zum 80. Jahrestag ist auch eine geschichtswissenschaftliche Betrachtung der Ereignisse erschienen: Laurent Joly, CNRS-Forschungsdirektor an der Ecole des hautes études en Sciences sociales in Paris und Experte für den Antisemitismus während des Vichy-Regimes, legte eine Monografie zur *rafle du Vél d'Hiv* vor. Ziel des Autors ist es, die lückenhafte Aufarbeitung in den Darstellungen der „chercheurs-militants“ (S. 18), also ehemals Verfolgter und ehemaliger kommunistischer Widerstandskämpfer, sowie in den eher überblicksartigen Essais neueren Datums durch ein ganzheitlicheres Bild der Massenverhaftung zu ergänzen. Diesem Anspruch einer „histoire à la fois incarnée et globale“ (S. 12), die einerseits möglichst nahe an die Individuen und deren Entscheidungsspielräume heranreicht andererseits aber auch stets die Vielfalt der Schicksale und den Kontext im Blick hat, wird Joly in acht chronologisch angeordneten Kapiteln gerecht. Den Kapiteln ist eine knappe Einleitung voran- und ein ausblickartiges, auf die Zeit nach 1945 ausgerichtetes Fazit nachgestellt. Am Ende des Buchs stehen ein ausführliches Quellen- und Literaturverzeichnis sowie ein Index der genannten Personen, Orte und Institutionen.

Vor dem Hintergrund eines zunehmend fremdenfeindlichen Klimas im Frankreich der 1930er-Jahre zeichnet der französische Historiker im ersten Kapitel die Rahmenbedingungen nach, die letztlich dazu führten, dass René Bousquet, Generalsekretär der Polizei des Vichy-Regimes, dem Höheren SS- und Polizeiführer in Paris Carl Oberg die Auslieferung von 40.000 Jüdinnen und Juden an die deutsche Besatzungsmacht versprach. Joly betont jedoch zugleich, dass die Internierung der sogenannten *indésirables* („Unerwünschten“) Ende der 1930er- und Anfang der 1940er-Jahre nicht mit dem deutlich organisierten und zielgerichteteren antisemitischen Terror des NS- und des Vichy-Regimes vergleichbar sei. Im zweiten Kapitel zeigt Joly auf, mit welchen Methoden die Pariser Polizeipräfektur die Opfer im Juli 1942 auswählte. In kürzester Zeit organisierte die Polizei mittels einer sogenannten Judenkartei eine ‚Menschenjagd‘ – „une monumentale chasse à l'homme“

(S. 68) – auf mehr als 27.000 jüdische Personen. Das dritte Kapitel ist der Situation der Pariser Jüdinnen und Juden gewidmet, die sich durch die diskriminierenden Maßnahmen immer weiter zuspitzte. Insbesondere macht Joly darauf aufmerksam, dass ab dem 7. Juli Gerüchte über eine bevorstehende *rafle* in der Hauptstadt zirkulierten – je nach Anzahl jüdischer Familien in einem Viertel unterschiedlich stark ausgeprägt.

Die Aufarbeitung der verschiedenen Phasen der „*rafle monstre*“ (S. 99) am 16./17. Juli 1942 steht im Zentrum der Kapitel vier und fünf. Laurent Joly beschreibt, wie 3.200 Polizisten zur Vollstreckung der 27.391 Haftbefehle jeweils zu zweit Paris sowie die Banlieue durchkämmten und wie die Polizisten die vorgefundenen Jüdinnen und Juden zunächst in sogenannte Primärsammelstellen brachten, um sie anschließend nach und nach in den *Vélodrome d'hiver* oder das Sammellager Drancy zu überführen. Insgesamt internierte die Pariser Polizei an diesen beiden Tagen 12.884 Personen. Etwa zwei Drittel der gelisteten Jüdinnen und Juden konnten dagegen aufgrund der vorherigen Gerüchte und Warnungen oder des nicht völlig skrupellosen Verhaltens einiger Polizisten sowie oftmals auch dank des Zufalls vorerst der Verhaftung entgehen. Im sechsten Kapitel legt Joly die menschenverachtenden Zustände im *Vélodrome* dar, wo die Gefangenen mehrere Tage ohne ausreichend Nahrung und Sanitäranlagen ausharren mussten.

In den beiden letzten Kapiteln deckt Joly eine „*rafle après la rafle*“ (S. 219) auf und analysiert exemplarisch einige der 15 weiteren Verhaftungswellen, die auf die *rafle du Vél d'Hiv* folgten. Schon unmittelbar nach dem 16./17. Juli versuchte die Pariser Polizei, die mehr als 15.000 offenen Verhaftungsbefehle doch noch zu vollstrecken. Somit zog sich die Schlinge für die in Paris und Umgebung verbliebenen Jüdinnen und Juden noch weiter zu. Neben dem Untertauchen in Paris, der Flucht aufs Land oder in die ‚freie Zone‘ blieb ihnen nur der Versuch, innerhalb der diskriminierenden rechtlichen Bedingungen zu überleben („*stratégie du légalisme*“, S. 257). Bis zum Ende dieser *années noires* wurde circa jede*r zweite der ursprünglich gelisteten 27.391 jüdischen Erwachsenen in deutschen Konzentrationslagern, hauptsächlich in Auschwitz-Birkenau, ermordet. Hinzu kommen noch mehr als 3.000 Kinder, die mit ihren Eltern verhaftet und in der Folge nicht wieder freigelassen worden waren – „une [...] monstruosité [...] sans précédent“ (S. 211). Joly merkt darüber hinaus an, dass die Verschleppung der Kinder im Speziellen sowie die gesamten Ereignisse des 16./17. Julis im Allgemeinen bei einem Großteil der Pariser Bevölkerung Empörung auslösten.

Zwar handelt es sich bei der *rafle du Vél d'Hiv* nicht mehr um eine gänzlich unerforschte Thematik, trotzdem ist es Laurent Joly mit dieser Monografie gelungen, das historiografische Bild zu vervollständigen und einige Aspekte dieser nicht wieder gutzumachenden Taten neu zu beurteilen. Insbesondere durch Jolys dichte Beschreibung lassen sich Einzelschicksale sowohl auf Seiten der Opfer als auch auf Seiten der Täter nachvollziehen; beiden Seiten verleiht der Autor durch eine Auswahl

an Bildern im Mittelteil des Buches zusätzlich (zum Teil erstmals) ein Gesicht. Der französische Historiker schafft es, die bedrohliche Stimmung dieser Jahre nachvollziehbarer und die Multiplizität der Positionen wie Gemütszustände – auf Seiten der ausführenden Beamten vom skrupellosen Befehlsvollstrecker über den korrumpierbaren bis zum empathischen Polizisten – sichtbar zu machen. Hervorzuheben ist darüber hinaus die sehr breite Quellenbasis, die u. a. Verwaltungs- und Polizeiakten, *dossiers d'épuration* sowie zahlreiche Zeitzeugenberichte umfasst. Joly konnte zudem einige Ungenauigkeiten früherer Studien berichtigen: z. B. den fälschlicherweise angenommenen Namen für die Operation („Frühlingswind“) oder die bisher als zu hoch eingeschätzte Anzahl der Denunzierungen und jüdischen Selbstmorde im Kontext der *rafle*. Nicht zuletzt ist es ihm durch eine akribische statistische Analyse auch gelungen, einige mit den Ereignissen verbundene quantitative Angaben neu zu bewerten bzw. zu korrigieren.

Zu bemängeln ist lediglich die Tatsache, dass sich der Autor aus Gründen der besseren Lesbarkeit dazu entschieden hat, auf Fuß- oder Endnoten zu verzichten. Zwar helfen – wie Joly in seinem Vorwort anmerkt – einige Erläuterungen im Text den Lesenden, sich im Quellen- und Literaturverzeichnis zurechtzufinden, eine generelle Nachvollziehbarkeit ist jedoch nicht gegeben, was das Weiterarbeiten mit den zitierten Materialien zum Teil erschweren dürfte. Wünschenswert wäre darüber hinaus angesichts der immer weniger werdenden Zeitzeugen und -zeuginnen künftig als weitere Forschungsperspektive eine Detailanalyse der verschiedenen Phasen der Erinnerung an die *rafle du Vél d'hiv* – beispielsweise der Gedenkfeierlichkeiten zu den bisherigen Jahrestagen –, die in Jolys Fazit bereits anklingen (S. 303–305, 308–311). Alles in allem ist die vorliegende Monografie als Standardwerk zu bezeichnen, an dem Forschende in Zukunft nicht vorbeikommen werden.

Philipp Didion, Saarbrücken/Besançon

Jurt, Joseph: *La Réception littéraire en France et en Allemagne. André Malraux, Georges Bernanos, Emile Zola, Günter Grass, Paris 2020, 256 S.*

Joseph Jurt hat sich einen Namen gemacht als Spezialist für Rezeptionsforschung und französisch-deutsche Literaturbeziehungen sowie für Übersetzungsbibliografie und Anwendungen von Pierre Bourdieus Feldtheorie. Diese Forschungsbereiche stehen auch im Fokus der vorliegenden Sammlung von zehn Aufsätzen, die aus dem Zeitraum zwischen den 1970er- und 2000er-Jahren stammen. Man wähnt sich bei der Lektüre zuweilen ein wenig aus der Zeit gefallen; schon in der *Introduction* setzt Jurt bei der Rezeptionsästhetik der Konstanzer Schule und deren Defiziten an. Leserschaft und Lektüre bilden bei den Konstanzern lediglich virtuelle Platzhalter, deren Reaktionen Rückwirkungen auf die Autoren und Autorinnen ausüben und die Entwicklung des Erwartungshorizonts vorantreiben. Der vermeintlich homogene

Erwartungshorizont löst sich bei näherer Betrachtung jedoch in eine Vielfalt von Standpunkten auf. Wie manch andere vor ihm vermisst auch Jurt ein Bewusstsein für die ideologischen Kontexte, die die Rezeption und Beurteilung von Werken zumindest ebenso beeinflussen wie ästhetische Erwartungen. Nötig ist also eine Rezeptionssoziologie, die diesen Anforderungen gerecht wird.

Dass auch Bourdieus Feldtheorie, die alle an der Produktion von literarischen Werken und ihrer Bedeutung beteiligten Personen und Institutionen einbezieht, für eine derartig verstandene Rezeptionsforschung fruchtbar gemacht werden kann, zeigt der erste Aufsatz, der ein Korpus von Rezensionen der Zwischenkriegszeit auf die vertretenen Standpunkte und Argumente hin analysiert. Der kritische Diskurs dieser Jahre umkreist die Frage nach dem Realitätsgehalt von Romanen. Die meisten Rezensenten und Rezensentinnen erwarten zwar Realismus, also wahrscheinliche fiktive Welten und psychologisch kohärente Figuren, aber auch formale Gestaltung. Dieser von normativen Modellen ausgehenden *critique justificative* steht eine kleine Gruppe von Proponenten und Proponentinnen einer *critique compréhensive* gegenüber, die offen für Innovationen ist.

Der folgende Aufsatz konkretisiert am Beispiel vorhandener Untersuchungen der französischen Malraux-Rezeption die Auseinandersetzung mit Methodenfragen. Das ideologische Spektrum der Kritik und ihrer Trägermedien wurde von Michel Bernard in sieben Kategorien zwischen extrem links und rechts unterteilt; dagegen betrachtete Renate Schult ideologisch motivierte Urteile als unstatthafte Verzerrung und konzentrierte sich auf die Stellungnahmen zu ästhetisch-formalen Gesichtspunkten. Lediglich die junge, fortschrittliche Kritik vermochte sich von der Tagespolitik zu lösen und Malraux' Romane als Auseinandersetzung mit der *conditio humana* zu lesen. Ein anschließender Beitrag zur Rezeption des Romans *Les Conquérants* wertet nicht weniger als 70 Rezensionen aus dem Jahr 1928 aus. Auch anhand der Schilderungen der chinesischen Kulturrevolution wurden der Wahrheitsgehalt des Romans und die Einstellung des Verfassers diskutiert; ein Teil der Kritik entschied sich für den Kompromiss der Einschätzung als historischer Roman. Beide Beiträge zur Malraux-Rezeption belegen die Vielfalt und das Auseinanderdriften der kritischen Kommentare und Meinungen, der Text dient lediglich als Ausgangspunkt für ästhetische und gesellschaftliche Auseinandersetzungen.

Zwei Beiträge widmen sich der französischen Bernanos-Rezeption. Der Roman *Les Grands Cimetières sous la lune* über den Spanischen Bürgerkrieg erfuhr im Jahr 1938 eine äußerst kontroverse Aufnahme. Das Spektrum reicht von geradezu geifernder Ablehnung von rechts außen über etwas differenziertere Verurteilung in den Milieus der gemäßigten Rechten, die Einschätzung als Pamphlet durch die katholische Kritik und die Konzentration auf ästhetische Aspekte in der politischen Mitte, bis zur Interpretation des Werks als humanistisch und antifaschistisch inspirierte Sozialkritik in der Linken. War in der Rezeption von *Les Grands Cimetières* noch der gemeinsame Nenner des Eintretens für Ideale wie Freiheit und Brüderlichkeit zu er-

kennen, so dominiert bei dem Echo auf den komplexen Nachkriegsroman *Monsieur Ouine* wieder die Diversität: Trefflich streiten ließe sich über die mangelnde Kontinuität der Handlung, die wechselnde Erzählperspektive und die unklare Haltung gegenüber dem durch die Hauptfigur verkörperten Bösen.

Der zweite Teil des Bandes, der der Rezeption auf deutscher Seite gewidmet ist, wird durch ein Kapitel eingeleitet, das das methodologische Portefeuille in Richtung Kulturtransfer erweitert. Verstärkt gerät nun der Sektor der Vermittlung inklusive der Übersetzung in den Blick; der Fokus verlagert sich zur aufnehmenden Kultur, die den rezipierten Gegenstand neu konstruiert und ihm neue Funktionen zuweist. Wie die Bourdieu-Schülerinnen Pascale Casanova und Gisèle Sapiro mit ihren Arbeiten zur internationalen Zirkulation von Literatur demonstriert haben, lässt sich dieser Zugang sehr gut mit der Feldtheorie vereinbaren.

Die daran anschließenden Fallstudien folgen dieser fortgeschrittenen Theorievorgabe nur sehr bedingt. Der Artikel zur deutschen Zola-Rezeption zeichnet das kritische Echo von der Phase der Entdeckung in den 1870er-Jahren über den Höhepunkt des Ruhms Mitte der 1880er-Jahre und die produktive Rezeption deutscher Autoren und Autorinnen bis zur ‚Überwindung‘ des Naturalismus durch Symbolismus und Neuromantik nach. Jurt sieht eine Frontstellung von vorwiegend ablehnender Kritik, die Zola in die Nähe von Schmutz und Schund rückt, und der Nachfrage des Publikums. In diesem Zusammenhang ist allerdings zu bedauern, dass die Textgestalt der Übersetzungen ausgeblendet bleibt, und damit der Umstand, dass die um die Jahrhundertwende verbreiteten Ausgaben die Romane auf oft nicht mehr als 200 Seiten kürzten und kaum mehr als extensive Inhaltsangaben boten.

Ein kurzer Artikel über die deutsche Malraux-Rezeption arbeitet vor allem ihre Dürftigkeit und Verspätung heraus. Einen alarmierenden Rückgang des deutschen Interesses an französischer Literatur konstatiert auch der Artikel zur vergleichenden Übersetzungsgeografie der 1990er-Jahre. Während die Übersetzungen aus dem Englischen durch die Decke schossen, ging die Übersetzungstätigkeit aus dem Französischen drastisch zurück. Ein Grund könnte die schiere und daher unübersichtliche Menge an französischen Neuerscheinungen gewesen sein; überraschend und in gewisser Weise tröstlich ist, dass gleichzeitig der übersetzerische Transfer der französischen Philosophie, Soziologie und Literaturtheorie blühte. Den Abschluss des Bandes bildet eine Rekonstruktion der Grass-Affäre, des bekannten kritischen Aufruhrs, den der Roman *Ein weites Feld* auslöste.

Der Gesamteindruck, den die Aufsatzsammlung hinterlässt, ist widersprüchlich. Vorbildlich bleibt die detaillierte Recherche, die jedem Artikel zugrunde liegt und ihn auf die Basis eines annähernd vollständigen Korpus von Dokumenten stellt. Andererseits wird die literarische Rezeptionsforschung weitgehend auf ihren ‚klassischen‘ Bereich, die Auswertung der Presseerzeugnisse, reduziert. Weder die Übersetzungen in ihrer Textgestalt noch andere Formen institutioneller (Verlage, Bibliotheken...) und individueller Rezeption (Erwähnungen in Tagebüchern, Briefen u. Ä.)

werden einbezogen. Auch erweckt der Titel die Hoffnung, dass zwischen französischer und deutscher Rezeption verglichen wird, was im Sinn einer Rezeptionssoziologie sehr ergiebig wäre; Vergleichsmöglichkeiten ergeben sich aber lediglich implizit im Fall von Malraux. Die Abgrenzung des Rezeptionsraums betreffende Unstimmigkeiten ergeben sich im Artikel zur Zola-Rezeption: Der Übersetzer Ernst Ziegler war kein „traducteur allemand“ (S. 178), sondern ein Wiener, der sich die Exklusivrechte für die *Germinal*-Übersetzung gesichert hatte. Gerade eine Rezeptionssoziologie sollte solche räumlichen Koordinaten nicht verwischen, immerhin blickte Österreich-Ungarn auf eine spezielle Zensurtradition zurück; die Verlags- und Urheberrechtssituation war nicht mit der des deutschen Kaiserreichs vergleichbar usw. Überdies war die erwähnte ‚Überwindung‘ des Naturalismus durch Hermann Bahr weniger gegen Zola gerichtet als gegen den deutschen Naturalismus, sie sollte der Profilierung einer lokalen Literaturlandschaft, der Wiener Moderne, dienen. Der nächste Schritt in der Weiterentwicklung der Rezeptionsforschung sollte der verstärkten Beachtung, andererseits auch Überschreitung geografischer Grenzen gelten. Klar ist, dass ein solches Programm komparativer Rezeptions- oder Transferforschung die Kräfte von Einzelforscher*innen schnell übersteigt und Teamarbeit erfordert. Außer Zweifel steht, dass alle künftige Rezeptionsforschung auf Joseph Jurts Vorstößen auf diesem Gebiet aufbauen kann.

Norbert Bachleitner, Wien

**Krebs, Roland: *Les Germanistes français et l'Allemagne (1925–1949)*.
Préface d'Alfred Grosser, Paris 2020, 350 S.**

Der französische Germanist Roland Krebs, Emeritus der Sorbonne Universität, ist ein ausgewiesener Spezialist für deutsch-französische Kulturbeziehungen. In seiner jüngsten Monografie *Les Germanistes français et l'Allemagne (1925–1949)* geht er aus fachhistorischer Perspektive der Frage nach, wie französische Germanisten und Germanistinnen in dieser „période historique particulièrement troublée, tragique même“ (S. 15) auf die aufstrebenden nationalsozialistischen Eliten und den politischen Systemumbruch in Deutschland reagiert haben. Gerade weil die deutschsprachige „Neugermanistik“, wie Frank-Rutger Hausmann konstatiert, unter Fachhistoriker*innen heute als diejenige geisteswissenschaftliche Disziplin gilt, deren „Rolle im ‚Dritten Reich‘ bisher am umfassendsten untersucht wurde“¹, erscheint Krebs' Studie durch seinen korrespondierenden Blick auf die französischen Fachvertreter*innen besonders vielversprechend.

Orientiert an den historischen Zäsuren im deutsch-französischen Verhältnis zwischen 1924 und 1949, gliedert Krebs seine 350-seitige Untersuchung in drei Teile:

1 Hausmann, Frank-Rutger: *Die Geisteswissenschaften im ‚Dritten Reich‘*, Frankfurt/M. 2011, 542.

die französische Germanistik in der Zwischenkriegszeit (I 1925–1939), während des Zweiten Weltkriegs (II 1940–1945) und in der unmittelbaren Nachkriegszeit (III 1945–1949); gerahmt von einem knappen *Avant-Propos* und einem in die Gegenwart führenden *Epilogue*. Hilfreich ist die beigefügte Zusammenstellung der biografischen Rahmendaten von 26 in der Studie prominent gesetzten französischen Germanisten, darunter zwei Germanistinnen (S. 307–315). In exemplarischer Absicht untersucht Krebs in jedem der drei Teile „certain nombre d'études de cas, de parcours individuels, de prises de position et surtout de discours sur l'Allemagne et les Allemands“ (S. 15). Methodisch changiert die Arbeit zwischen einem personen- wie institutionengeschichtlichen Interesse an exemplarischen Episoden und einem diskursanalytischen Interesse an den durch die französischen Germanisten und Germanistinnen geprägten ‚Deutschlandanalysen‘. Auf eine synthetisierende Zusammenführung hat Krebs, wie Wolfgang Asholt bereits angemerkt hat,² leider verzichtet.

Ausgehend von der Unterzeichnung des Locarno-Abkommens widmet sich Krebs im ersten Teil dem politischen Systemumbruch von der Weimarer Republik (Kap. 1 „De l'espoir à l'inquiétude, 1925–1932“) zur nationalsozialistischen Machtübernahme und ihren Konsequenzen (Kap. 2 „Face au péril, 1933–1939“). Im Sinne des „Locarno intellectuel“ (Heinrich Mann) zeichnet Krebs zunächst diejenigen akademischen, kulturellen und kulturpolitischen Initiativen nach, die sich in den späten 1920er-Jahren um eine kulturpolitische Annäherung bemühten: 1927 begründete etwa Otto Grautoff in Berlin die Deutsch-Französische Gesellschaft, die in beiden Ländern Zweigstellen einrichtete und im Folgejahr ihr französisches Pendant mit der *Ligue des études germaniques* bekam; als Medien reziproker Wissenschaftsbeziehungen gründeten sich die *Revue d'Allemagne et des pays de langue allemande* und die *Deutsch-französische Rundschau*; akademische Austausch- und Lektorenprogramme sowie wechselseitige Vortragsreisen nahmen bis 1933 stetig zu (S. 25–35). Wie sehr diese binationale Wissenschaftskommunikation im sogenannten Dritten Reich ins Spannungsfeld von Politisierung und Widerstand geriet,³ zeigt Krebs im zweiten Kapitel an der ideologischen Kulturarbeit der Nationalsozialisten um Otto Abetz (S. 45–49). Als Parteigenosse und SS-Mitglied veranschaulicht sein Beispiel eindrucksvoll das propagandistische Bemühen eines „agent d'influence nazi“ (S. 45), über den akademischen Austausch in Frankreich

2 Vgl. Asholt, Wolfgang: Roland Krebs: Les germanistes français et l'Allemagne (1925–1949), Préface d'Alfred Grosser, in: *Francia recensio* 1 (2021), 07.04.2021, <https://journals.ub.uni-heidelberg.de/index.php/frrec/article/view/80024/74035> [16.08.2022].

3 Siehe beispielsweise Albrecht, Andrea [u. a.] (Hg.): *Internationale Wissenschaftskommunikation und Nationalsozialismus. Akademischer Austausch, Konferenzen und Reisen in Geistes- und Kulturwissenschaften 1933 bis 1945*, Berlin, Boston 2021.

hegemoniale Ansprüche NS-Deutschlands zu vermitteln und Einfluss auf die französische Wissenschaftsentwicklung zu gewinnen. Als Kontrastfolie dienen Krebs die lebensgeschichtlichen Porträts französischer Germanisten und Germanistinnen verschiedener Generationen, die sich nach Gastaufenthalten in Deutschland unterschiedlich positionierten: Die Haltungen reichten von faschismuskritischer Ablehnung einer ‚germanistique de la méfiance‘⁴ (z. B. Pierre Bertaux, Gilbert Badia, Edmond Vermeil, Michel Rouché, Louis Reynaud) über opportunistische Anpassungen (wie Jean-Edouard Spenlé, der sich Ende der 1930er-Jahre als ein „admirateur de l'éducation nazie“ zeigte, S. 88–92) bis hin zu – zumindest zeitweiser – profaschistischer Anerkennung (beispielsweise Maurice Gravier oder Pierre Grappin, der ab 1942 dann dem Widerstandsnetzwerk MUR (*Mouvements unis de la Résistance*) angehörte). Wie komplex eine solche Verhältnisbestimmung im Einzelfall ist, führt das Beispiel Henri Lichtenberger vor: Zwar suchte sich Lichtenberger in seiner ‚Deutschlandanalyse‘ vom Nationalsozialismus zu distanzieren, habe sich aber letztlich doch nur als „observateur trop indulgent du régime nazi“ erwiesen (S. 82–87).

Der zweite Teil der Studie untersucht die Jahre 1940 bis 1944 und widmet sich damit zunächst „L'offensive culturelle allemande“ (Kap. 3) und dem Engagement der französischen Germanisten und Germanistinnen angesichts dieser „Temps des épreuves, l'heure des choix“ (Kap. 4). Krebs zeigt, wie die auswärtige Kulturpropaganda u. a. durch Abetz und das 1940 gegründete und von Karl Epting geleitete Deutsche Institut in Paris gesteuert wurde (S. 114–118). Die Nationalsozialisten intervenierten bei Verlagen, Theater- und Filmprogrammen; Bücher von oppositionellen oder politisch unliebsamen Autoren und Autorinnen wurden verboten. Parallel wurden zahlreiche bilinguale Ausgaben und Übersetzungsprojekte deutscher Werke ins Französische lanciert – unter den Übersetzer*innen finden sich neben Kollaborateuren und Kollaborateurinnen (z. B. Pierre Velut) auch zahlreiche Gegner*innen des Vichy-Regimes und der Besatzungsmacht, wie Geneviève Bianquis, die anlässlich von Hölderlins 100. Todestag eine Auswahl seiner Gedichte übersetzte und damit einen Kontrapunkt gegen die ideologische Überfrachtung des Dichters durch die Nationalsozialisten setzte. Auf die deutsche Besetzung Frankreichs im Frühjahr 1940 erfolgte auch die rasche Gleichschaltung der französischen Germanistik. Die akademischen Reihen wurden personell ‚gesäubert‘: Edmond Vermeil (Sorbonne) etwa wurde seines Lehrstuhls beraubt und Geneviève Bianquis (Dijon) in den Ruhestand versetzt. Wie das vierte Kapitel akteurszentriert anhand „quelques parcours individuels durant les années de guerre“ (S. 183) aufzeigt, reagierte die französische Germanistik auf die propagandistischen Lenkungsansprüche durch individuelle Positionsnahmen: Unangepasstheit, Widerständigkeit

4 Vgl. Espagne, Michel/Werner, Michael (Hg.): *Histoire des études germaniques en France (1900–1970)*, Paris.

oder gar *Résistance* auf der einen (Vermeil, Bertaux, Grappin, Robert d'Harcourt oder der 1942 als *Résistant* erschossene Jacques Decour, S. 187–198), Abwägungen der von Deportation bedrohten NS-Opfer, den *clandestins* (S. 198–203, bspw. Alfred Grosser), Akkommodation und Kollaboration auf der anderen Seite (André Meyer, S. 138–142, und Velut, S. 208–210). In institutionengeschichtlicher Hinsicht stellt Krebs als Beispiel das Sorbonner *Institut d'Etudes Germaniques* unter Maurice Boucher vor, der durch zahlreiche Konzessionen immer wieder Interessensallianzen mit dem NS-Regime bildete, die dem Institut zumindest temporär „l'indépendance et la dignité“ (S. 212) gesichert hätten – so lautete zumindest die Argumentation der CAE, die nach der Befreiung Frankreichs Boucher in seiner „procédure de l'épuration“ freisprach (S. 211–216).

Der dritte Teil der Studie stellt die Nachkriegsentwicklungen in den Jahren 1945 bis 1949 dar und untersucht die neuen Aufgaben und Handlungsbereiche, mit denen sich „Les germanistes français face au nouveau problème allemand“ (Kap. 5) am – metaphorisch verstandenen – „Chevet de l'Allemagne“ (Kap. 6) konfrontiert sahen: Zentral gestellt werden hier unterschiedliche ‚Deutschlandanalysen‘, in denen sich die französischen Germanisten der Frage *Que faire de l'Allemagne?* (P. Grappin, 1945) widmeten. So leitete etwa Vermeil, der 1945 seinen verbotenen *L'Allemagne. Essai d'explication* wiederauflegen ließ und eine rigorose Entnazifizierungspolitik der Alliierten forderte, die Kommission der *rééducation*. Krebs verdeutlicht, wie kontrovers die alliierte *rééducation*-Politik diskutiert wurde, wobei die Frage nach der Entnazifizierung mittels Kultur und Bildung zum Angelpunkt der intellektuellen Auseinandersetzungen avancierte – wichtiger Impulsgeber sei hier die jüngere Generation von Germanisten und Germanistinnen, allen voran Vermeils „disciples critiques“ wie der KZ-befreite Joseph Rovin, gewesen (S. 227–230). Wichtig wurde die nicht abbrechende Reisetätigkeit französischer Germanisten und Germanistinnen – wie René Cheval (S. 257 u. ö.) oder Raymond Schmittlein (S. 264–274) –, die „– souvent jeunes – [...]ont rejoint les services français en Allemagne“ (S. 259), um sich als Vermittlerfiguren mit ‚Deutschlandexpertise‘ in den Dienst der auswärtigen französischen Kulturpolitik zu stellen. An der 1947 von Grappin begründeten Kulturzeitschrift *Lancelot, der Bote aus Frankreich*, demonstriert Krebs, inwiefern die kulturpolitischen Demokratisierungsbestrebungen auch an die Verbreitung und Instrumentalisierung eines (idealisierten) ‚Frankreichbildes‘ gebunden waren (S. 277–295). Obgleich die *rééducation*-Praxis, wie Krebs abschließend zeigt, vornehmlich durch Versöhnungsbereitschaft gekennzeichnet war, gründete sie zunächst auf der Machtasymmetrie zwischen der ‚Siegermacht‘ Frankreich und dem besetzten Deutschland, die sich erst mit den zunehmenden Spannungen zwischen den Alliierten – und später des Kalten Kriegs – zugunsten des „rapprochement franco-allemand“ nivellierte (S. 295–302).

Indem Krebs die unterschiedlichen biografischen Trajektorien französischer Germanisten und Germanistinnen, unter besonderer Berücksichtigung ihrer aka-

demischen Sozialisation und Karriereprofile, nachzeichnet, ihre individuellen Haltungen anhand ihrer Publikationen rekonstruiert und auch institutionengeschichtliche wie hochschulpolitische Entwicklungen tangiert, präsentiert er ein anschauliches Panorama der französischen Germanistik zwischen den Jahren 1925 und 1949. Dass Krebs sich dabei exemplarisch auf Archivmaterial stützt, ist positiv hervorzuheben, wenngleich ein umfassenderer Blick auf die ‚akademischen Hinterbühnen‘⁵ die Signifikanz seiner Untersuchungsperspektive sicherlich lohnend ergänzt hätte. Die Befunde seiner disziplinären Kollektivbiografie umreißen das Bild einer relativ anpassungsresistenten, gar widerständigen Mehrheit, doch es gelingt Krebs zugleich zu veranschaulichen, dass die französischen Fachvertreter*innen dennoch ein breites – und fluides – Spektrum von Verhaltensweisen ausbildeten: von Opportunismus und Akkommodation über Mitläufertum, individuelle wie institutionelle Interessensallianzen, die zumindest temporär politische Differenzen überbrückten, bis hin zu moderatem wie auch engagiertem Widerstand. Diese in der Studie ausschnitthaft untersuchten individuellen Verhaltensprofile liefern mithin einen geeigneten Ausgangspunkt für weiterführende prosopografische Untersuchungen, die etwa Rückschlüsse auf generationelle Verhaltensprofile und Typisierungen ebenso zuließen wie eine netzwerkanalytische Rekonstruktion der Ressourcenensembles von Politik und Wissenschaft. Hierzu müssten dann auch die über den bilateralen Wissenschaftsaustausch gebildeten verflechtungsgeschichtlichen Profillinien zwischen deutschen und französischen Germanisten und Germanistinnen Berücksichtigung finden, die Krebs in seiner Studie ebenso ausspart wie vergleichende Überlegungen zur wechselseitigen Einflussnahme von Vertreter*innen verwandter geisteswissenschaftlicher Disziplinen (etwa französische und deutsche Romanisten und Romanistinnen,⁶ wie der erwähnte Karl Epting). Gerade aufgrund dieses Anschlusspotenzials liefert Krebs’ Studie einen für die Fachgeschichtsschreibung der französischen Germanistik äußerst verdienstvollen Beitrag, der auch für die Fachgeschichte der deutschen Germanistik wichtige Anknüpfungsstellen bietet. Sie trägt auf erfreuliche Weise dem von Frank-Rutger

5 Siehe bspw. die Forschungsdiskussion: Albrecht, Andrea/Danneberg, Lutz/Mateescu, Kristina/Spoerhase, Carlos (Hg.): Vorder- und Hinterbühnen der Germanistik: Das Verhältnis von öffentlicher und privater Kommunikation aus fachgeschichtlicher Perspektive, in: *Scientia Poetica* 25 (2021), 225–424, insbes. 225–236.

6 Vgl. u. a. Hausmann, Frank-Rutger: Vertriebene und Gebliebene. Ein Forschungsbericht zur Lage der deutschsprachigen Romanistik von 1933–1945, in: *Romanistische Zeitschrift für Literaturgeschichte* 15 (1991), 164–180; ders.: „Aus dem Reich der seelischen Hungersnot“. Briefe und Dokumente zur Fachgeschichte der Romanistik im Dritten Reich, Würzburg 1993; ders.: „Auch im Krieg schweigen die Musen nicht.“ Die Deutschen Wissenschaftlichen Institute im Zweiten Weltkrieg, Göttingen ²2002; ders.: „Deutsche Geisteswissenschaft“ im Zweiten Weltkrieg. Die „Aktion Ritterbusch“ (1940–1945); Heidelberg ³2007; ders.: *Die Geisteswissenschaften im ‚Dritten Reich‘*, Frankfurt/M. 2011.

Hausmann schon 1998 identifizierten „dringende[n] Desiderat[...]" Rechnung, durch „vergleichende Studien über verwandte geisteswissenschaftliche Disziplinen in den Nachbarländern, vor allem in Frankreich" eine europäische Vergleichsfolie zu gewinnen, um den „Sonderweg" der deutschen Geisteswissenschaften [...] besser zu verstehen⁴⁷.

Sandra Schell, Heidelberg

Lignereux, Cécile/Macé, Stéphane/Patzold, Steffen/Ridder, Klaus (Hg.): *Vulnerabilität/La Vulnérabilité. Diskurse und Vorstellungen vom Frühmittelalter bis ins 18. Jahrhundert/Discours et représentations du Moyen-Age aux siècles classiques*, Tübingen 2020 (Bedrohte Ordnungen 13), 476 S.

Nur selten kommt es vor, dass Publikationen zur Geschichte und Literatur des Mittelalters und der Frühen Neuzeit bei den Leserinnen und Lesern den Eindruck einer unmittelbaren Resonanz zum aktuellen Tagesgeschehen zu erzeugen vermögen. Die Sammelschrift *Vulnerabilität/La Vulnérabilité* stellt eine bemerkenswerte Ausnahme dar, die mehreren wissenschaftlichen, aber auch konjunkturellen Aspekten geschuldet ist. Obwohl die dem Band zu Grunde liegende, 2015 abgehaltene Doppeltagung des Sonderforschungsbereichs 923 („Bedrohte Ordnungen“) der Universität Tübingen und dem Forschungsprogramm „Rhétorique de l'Antiquité à la Révolution“ der Université Stendhal – Grenoble 3 schon einige Jahre zurückliegt, erscheinen ihre Thematik, Forschungsobjekte und Ergebnisse im Lichte der mittlerweile mehrjährigen pandemischen Krise, des auch das deutsch-französische Grenzgebiet betreffenden Katastrophensommers 2021 und des allgemeinen Klimawandels von geradezu brennender Aktualität.

Das Thema der Vulnerabilität wird auf in vielerlei Hinsicht innovative Art und Weise behandelt. Wie die Mitherausgeber Klaus Ridder und Steffen Patzold in ihrer Einleitung und mehrere Autoren und Autorinnen in ihren Beiträgen betonen, geht es in diesem Werk darum, ein den Sozialwissenschaften und der interdisziplinären Klima- und Katastrophenforschung entlehntes Konzept auch in geistes- und kulturwissenschaftlichen Feldern auf seine Anwendbarkeit und seinen Nutzen zu prüfen, wenn nicht zu beheimaten. Darüber hinaus soll der aus der Gegenwartsforschung erwachsene Begriff auch auf entferntere Epochen Anwendung finden, konkret auf die Zeitspanne vom Mittelalter bis zum 18. Jh. Schließlich resultiert die

7 Hausmann, Frank-Rutger: Auch eine nationale Wissenschaft? Die deutsche Romanistik unter dem Nationalsozialismus, in: *Romanistische Zeitschrift für Literaturgeschichte* 22 (1998), 1–39 u. 261–312, hier 312.

Zusammenarbeit des deutsch-französischen Teams mit komplementären Kompetenzen aus dem gerechtfertigten Bestreben, die Fragestellung nach Vulnerabilität und ‚bedrohten Ordnungen‘ von Gesellschaften, Gruppen, aber auch Individuen auf die Symptomatik auszuweiten. Tatsächlich gehören zur Verletzbarkeit auch das Bewusstsein dieses Zustands und die zwingende Notwendigkeit der „Selbstalarmierung“ und der „Bedrohungskommunikation“ (S. 2), also von Mechanismen, welche die Produktion von Texten mit besonders intensiven rhetorischen Mitteln fördern. Gerade im Hinblick auf die literaturwissenschaftlichen Beiträge ist der kurze epistemologische Abriss zum Konzept ‚Vulnerabilität‘ interessant, kann man doch auch einen literarischen Text als intrinsisch verletzlich ansehen, da er in einer bestimmten Sprache und einem spezifischen kulturellen und historischen Zusammenhang angesiedelt ist und bei Entfernung von diesen Parametern Gefahr läuft, nicht mehr adäquat oder der Intentionalität des Autors entsprechend verstanden zu werden (vgl. S. 10). Das vorliegende Ergebnis des bilateralen Projekts legt also den wichtigen Grundstein für einer bis dato noch fehlende weitgefächerte interdisziplinäre Forschung zu ‚Vorstellungen von Verletzlichkeit und der Praktiken des Redens und Schreibens über Verletzlichkeit im Mittelalter und Früher Neuzeit“ (S. 6).

Die der Einleitung folgenden 28 Beiträge zu Geschichte und Literatur sind in drei unterschiedlich gewichtete strukturelle Einheiten gegliedert. Der erste Teil, der der Dichotomie ‚Vulnerabilität und Resilienz‘ gewidmet ist, diskutiert diese grundlegenden Konzepte anhand von wissenschaftshistorischen Überlegungen und Fallstudien. Peter Rückert untersucht umweltgeschichtlich anhand von Klimaforschung und Hydrologie am Beispiel des Oberrheins im Mittelalter die Konsequenzen von Hochwassern und „kleiner Eiszeit“ (S. 30) auf die Bevölkerung und stellt klare Zusammenhänge zu Volksaufständen zu Beginn des 16. Jh. in Württemberg her. Der anthropologische Ansatz von Hans-Werner Goetz rekonstruiert mittelalterliches Denken, indem er physische Vulnerabilität in den unmittelbaren Lebensräumen des Einzelnen ansiedelt und vor allem die religiöse Perspektive des Mittelalters herausstellt: Es ist die Sündhaftigkeit des Menschen, die ihn verletzbar und angreifbar macht. Lukas Clemens analysiert die verschiedenen Teilprozesse und möglichen Konsequenzen von Resilienz der gleichen Epoche. Die Verschiebung von ‚verletzlicher Ordnung‘ der Artuswelt zu Beginn des Prosa-Lancelots bis hin zur konkret ‚bedrohten Ordnung‘ in der *Mort le roi Artu* (vgl. S. 100) arbeitet seinerseits Klaus Ridder heraus. Francis Goyet erforscht das „Pathos der Furcht“ (S. 101) in La Boéties *Discours de la servitude volontaire* mit Bezug auf Aristoteles *Rhetorik*. Steffen Patzold und Elena Ziegler interpretieren die Aufstände unter Ludwig dem Frommen als Zeichen missglückten „Qualitätsmanagements“ (S. 113) im Kontext von klimatologisch begründbaren, aber theologisch gedeuteten Missernten und Hungerjahren. Thomas Kohl illustriert Vulnerabilität und Resilienz anhand der Themen Konflikt und Gewalt mit einer kontrastiven Studie von Schriftlichkeit in Frankreich und dem römisch-deutschen Reich des 11. Jh.

Der zweite Teil des Werks, „Selbstalarmierungen: Rhetorische Figuren der Be-drohungskommunikation“, wird mit einer Sektion zur menschlichen Verletzlichkeit aus theologischer Sichtweise eröffnet. Eine schöne Einheit bieten hier die Aufsätze von Véronique Ferrer, Claire Fourquet-Gracieux und Loïc Nicolas zur Psalmüber-setzung des 16.–18. Jh. bzw. zum Zusammenspiel von rhetorischer Kraft der Pre-digt und verletzlichem Gotteswort, welche Alain Génétiot mit einem Beitrag zum *discours de la vulnérabilité* (S. 190) bei Malherbe und mit umgekehrten Vorzeichen bei La Fontaine erweitert – barocke Vehemenz und Gewalt Malherbes *versus* manieris-tische Empathie und Sanftheit seines Schülers (vgl. S. 204).

Im zweiten Kapitel werden „Bitte und Gnade“ erörtert, anhand von schriftli-chen Bittstellungen, die in der Frühen Neuzeit sehr regelmäßig die ciceronianischen Strukturen von *Petitio* und *Deprecatio* annehmen und sich jene Rede zum Vorbild neh-men mögen, die Juno in Vergils Äneis an Äolus richtet. Die Vulnerabilität des Bitt-stellers ist pekuniärer Natur bei Roger de Collerye (Pauline Dorio), sowie Clément Marot, Jean-Antoine de Baïf und Pierre de Ronsard (Déborah Knopp), im Kontext der Religionskriege so politisch wie persönlich bei der Princesse de Condé (Claudie Martin-Ulrich) oder Jean de la Taille (Corinne Noiro), theologisch in den Psalm-meditationen von Agrippa d'Aubigné, Jean de Sponde und Théodore de Bèze (Chris-tiane Deloince-Louette) und schließlich in der mütterlichen Hinwendung Mme de Sévigné in den Briefen an ihre Tochter fassbar (Cécile Lignereux).

Analog zur vorhergehenden Sektion werden in drei Untersuchungen „Klage und Tröstung“ beleuchtet. Corinne Denoyelle widmet sich der diskursiven Darstellung von Ritterklage im Prosa-Tristan des französischen 13. Jh.. Die lyrischen Klagen von Théophile de Viau und Tristan l'Hermite werden von Véronique Adam nicht nur durch die Analyse ihrer rhetorischen Fülle gewürdigt, sondern auch dort, wo die Vulnerabilität in Schweigen mündet. Des Abbé Jean-Bernard Blancs Bestreben, die Form der *héroides*, Klage verlassener Heldinnen, in seinen Elegien der antiken Tra-gödie näher als dem Epos zu bringen, erscheint im theoretischen und praktischen Kontext des 17. Jh. als einzigartiges Experiment, wie Nicholas Dion darlegt.

Im letzten Teil des Buchs wirft lediglich der Titel „Bewältigungspraktiken: Ver-letzlichkeit literarisch und theatral bearbeiten“ Fragen auf, stellt doch auch Theater eine literarische Praxis dar. Auch ist inhaltlich nicht eindeutig ersichtlich, inwie-weit diese Einheit sich in ihrer Fragestellung vom vorherigen Kapitel und seinen drei Rubriken unterscheidet: Alle literatur- und kulturwissenschaftlich orientierten Aufsätze des Sammelbands beleuchten schließlich Resilienztechniken und Bewälti-gungsprozesse, sei es auch in spezifischen Formen. Allerdings schmälert dieser rein taxonomische Aspekt nicht das Interesse an den acht folgenden Artikeln. Manuel Braun stellt mit seiner weit gefassten Analyse männlicher Verletzlichkeit an Kör-per und Seele in Artusroman und Minnegesang einen spannenden Bezug zu den *Disability studies* und Intersektionalitätsstudien her. Frank Greiner untersucht, wie der *moraliste* Tristan l'Hermite in seinem *Page disgracié* ein Spannungsverhältnis her-

stellt zwischen schicksalhafter Verletzlichkeit und dem menschlichen Unvermögen, gegen diese zu kämpfen. Perraults Prosamärchen spiegeln, wie Jean-Pierre de Elslande darlegt, die Position des Moderne wider, insofern, als sie etwaigen antiken Modellen eine klare Absage erteilen, aber auch auf die Verletzlichkeit von Helden ohne jegliche Vergangenheitsbindung hinweisen – gleichermaßen ein Plädoyer für die junge absolutistische Monarchie und eine Warnung an dieselbe. Christopher Cave liest Rousseaus *Emile* als Erziehungsvorschlag, welcher dem *per se* vulnerablen Lebensalter der Kindheit zu Unverletzlichkeit verhelfen soll, aber auch vor dem Hintergrund autobiographischer Aspekte als persönliche Resilienzstrategie des Autors.

Carlotta Posth interpretiert Vulnerabilität genderspezifisch im *Donaueschinger Passionsspiel* und in Arnoul Grébans *Mystère de la Passion* und leitet aus der weiblichen negativen „Heteronomie“ (Gefühlsbetontheit, die lediglich von der Jesusfigur geteilt wird) die „Legitimation einer patriarchalen Geschlechterordnung“ ab (S. 413). Die allegorische Darstellung von Vulnerabilität in den Moralitäten von 1430 bis 1560 bietet Estelle Doudet die Gelegenheit darzulegen, wie das abstrakte Prinzip auf den Einzelnen, Gruppen oder die gesamte Menschheit in seiner und ihrer körperlichen, sozialen und theologischen Verletzlichkeit verweist: Verarmung, Marginalität und körperlicher Verfall sind die Kennzeichen des oft bereits im Titel hervorgehobenen *Homme fragile* oder der *Chrétienté Malade* und werden dramatisch und rhetorisch kraftvoll illustriert. Die antike Figur Psyché erfährt Laura Naudeix zufolge bei Molière eine ganz spezifische Interpretation. Ihre besondere Verletzlichkeit erweist sich den Götterfiguren gegenüber sowohl als Schwäche als auch als Stärke, denn ihre menschliche Natur befähigt die Titelfigur zu Liebe und Mitgefühl. Jean-Philippe Groperrin untersucht musikwissenschaftlich den kulturellen Transfer von Racines verletzlichen Charakteren Mithridates und Iphigenie zur Opernbühne des 18. Jh.: ruhmvolle Inszenierung bei Mozart (*Mithridates*, 1770), Auseinandersetzung mit Vulnerabilität und dem Konzept des Erhabenen (*sublime*) bei Gluck (*Iphigenie in Aulis*, 1774).

Das Werk verfügt über einige hilfreiche Anhänge, darunter die französischen Zusammenfassungen der einzelnen Artikel, welche der Präsentation der Beiträge in der deutschen Einleitung entsprechen. Dazu finden sich ein Autorenverzeichnis sowie ein Personen- und ein Ortsregister; in Anbetracht der oft anonymen Schriften des Mittelalters wäre auch ein mit Ersterem verbundenes Werkregister nützlich gewesen.

Die unterschiedlichen disziplinären Ansätze – deutschsprachige Geschichtswissenschaft *versus* vornehmlich französische und französischsprachige Literaturwissenschaft –, die in der Natur des bilateralen und von zwei konkreten Institutionen geförderten Projekts begründet liegen, sind dafür verantwortlich, dass der Sammelband eine fundamentale Zweiteilung aufweist, die nur in seltenen Einzelfällen durchbrochen wird. *Vulnerabilität/La Vulnérabilité* ist nicht minder das wertvolle Produkt eines faszinierenden gemeinschaftlichen Forschungsansatzes,

der auf erstaunliche, aber auch sehr kraftvolle und inspirierende Weise gleichermaßen Bezüge zur Emotionsgeschichte, Körpergeschichte und selbst zur *histoire événementielle* herstellt und den Blick auf sie zu erweitern vermag.

Beate Langenbruch, Lyon

Raboud, Pierre: *Fun et Mégaphones. L'émergence du punk en Suisse, France, RFA et RDA*, Paris 2019, 256 S.

Punk zu verstehen, ist nicht einfach. Aber dieses Buch hilft uns, dieses Phänomen zwischen 1977 und 1982 besser zu beurteilen. In der Tat zeigt uns Pierre Raboud, durch den Vergleich der Entwicklung dieser Stilrichtung in vier verschiedenen Ländern (Schweiz, Frankreich, BRD und DDR), dass, obwohl es möglich ist, Gemeinsamkeiten zu finden, dennoch viele Umfeldunterschiede verbleiben.

Pierre Raboud ist ein Schweizer Historiker, der dem Projekt PIND (Punk is not dead), einer Forschungsgruppe, bestehend aus Musikwissenschaftler*innen, Soziologen und Soziologinnen, Historiker*innen, aber auch aus Akteuren und Akteurinnen der Punkszene, angehört. Geleitet von Prof. Luc Robène und Solveig Serre studiert PIND die Geschichte des französischen Punks von 1976 bis heute. Dieses Buch mit gelb-rosafarbenem Einband erinnert an das Plattencover von *Never Mind the Bollocks* von Sex Pistols und kehrt nicht zum Aufkommen des Punks in England zurück, das Gegenstand einer reichen Geschichtsschreibung ist. Im Gegenteil – seine 253 Seiten erörtern die weniger erforschten Gebiete, auch wenn der Autor „das unbestreitbare Gewicht des englischen Modells zugesteht“ (S. 52). *Fun and Megaphones* bedient sich sehr interessanter und vielfältiger Quellen, wie beispielsweise aus dem Bundesarchiv in Koblenz, oder Unterlagen des Staatssicherheitsdienstes der ehemaligen DDR aus Berlin, denn die Punkbewegung ist eine „aussergewöhnliche Archivierungsmaschine“ (S. 27). Der Autor studiert außerdem 38 verschiedene Fanzines, von denen hier einige sehr ausdrucksstarke wiedergegeben werden.

Zum besseren Verständnis listet eine informative Tabelle Bands (*Bijou* oder *Camera Silens* in Frankreich, *Wutanfall* in der DDR usw.), Orte, Fanzines (zum Beispiel *Heimatblatt* in Düsseldorf) und Labels (S. 41–45) auf. In allen vier Ländern stellt die Punkbewegung eine originäre Form des politischen und gesellschaftlichen Protests dar. Die unterschiedlichen Ausdrucksformen der Bewegung wie unter anderem Hausbesetzungen, Fanzines oder Musik, die mit traditionellen musikalischen Formen bricht, spiegeln mitunter verschiedene Herangehensweisen an diesen Politisierungsprozessen wider. Punk integriert in der Schweiz breitere Protestbewegungen, in Deutschland bereits etablierte Gegenkulturbewegungen. In Frankreich teilen sich Punks und Unabhängige besetzte Häuser.

Punk ist ein im Wesentlichen städtisches Phänomen, das Pierre Raboud durch die Fokussierung auf repräsentative Städte wie Paris, Berlin, Düsseldorf, Ham-

burg, Erfurt, Leipzig, Lausanne, Genf oder Zürich hervorhebt. Allerdings zeigen sich deutliche Unterschiede zwischen diesen Städten, wenn es darum geht, zu analysieren, wie sich die Punkbewegung manifestiert und wie sie sich ausbreitet. Das Buch untersucht auch verschiedene Themen, die den Punkmusiker*innen am Herzen liegen, wie Langweile, die sich je nach ihrer persönlichen Erfahrung oder ihrer eigenen Zugehörigkeit, auf der lokalen Szene auf unterschiedliche Weise ausdrücken. Das enthüllen einige Songs (S. 97–100) wie „Züri brännt“ in Zürich (1979), „Squatt“ von *Camera Silens* in Bordeaux (1984), „Wie lange noch“ von *KFC* in Düsseldorf (1981) oder „Leipzig in Trümmern“ von *Wutanfall* (1981).

Natürlich stellt für die drei westlichen Länder die Wirtschafts- und Sozialkrise einen unvermeidlichen Hintergrund dar, während sich in der DDR der politische Kampf gegen die Hochburg des Kommunismus in der Haltung der 500 offiziell identifizierten Punks des Regimes offenbart. Im letzteren Fall ist es nicht verwunderlich, dass die Stasi diese Außenseiter*innen überwacht. Andererseits aber erweist sich die evangelische Kirche als unerwartete und hilfreiche Verbündete für die Punkbewegung.

In einem sehr klaren Stil geschrieben, enthält dieses Buch eine Fülle an Informationen, die die wissenschaftlichen Erkenntnisse zum Thema Punk ergänzen. Darüber hinaus ist dieses Buch in der Musikgeschichtsschreibung wichtig, weil es erlaubt, über den Tellerrand und die zahlreichen Arbeiten zum englischen Punk hinauszudenken. Man muss kein*e Spezialist*in für Punk oder gar Rockmusik sein, um dieses Phänomen in einer eher kontinentalen Dimension zu verstehen, die perfekt in die kulturellen und sozialen Entwicklungen der frühen 1980er-Jahre passt. Am Ende ihrer Publikation erläutern uns Pierre Raboud maliziös die Bedeutung des Titels: Die Provokation der Punkakteure und -akteurinnen bezieht sich auf den *fun*, während die Megaphone das öffentliche Wort symbolisieren.

Laurent Grün, Metz

Sanmann, Angela : *Die andere Kreativität. Übersetzerinnen im 18. Jahrhundert und die Problematik weiblicher Autorschaft*, Heidelberg 2021, 330 p.

Dans son livre *Die andere Kreativität* (L'autre créativité), Angela Sanmann présente les trajectoires de quatre traductrices du XVIII^e siècle, Luise Gottsched, Marianne Wilhelmine de Stevens, Marie-Elisabeth de la Fite et Sophie de La Roche. Deux d'entre elles, Luise Gottsched et Sophie de la Roche, portent des noms bien connus de l'histoire de la littérature de langue allemande. Toutes avaient participé à la vie intellectuelle de leur époque, certaines en l'organisant dans leur propre salon. Toutes aussi avaient connu la difficulté d'accéder à la reconnaissance de leur travail dans ces cercles réservés aux hommes.

Louise Gottsched (1713–1762) aura rempli pendant plusieurs décennies à côté de son époux Johann Christoph Gottsched une fonction de médiatrice, mais elle était aussi écrivaine. Bien que ce statut semble avoir été assez bien accepté dans la première moitié du siècle (Sanmann indique que cette « tolérance » prendra fin dans la deuxième moitié du XVIII^e), Louise Gottsched est consciente du problème que représente pour ses contemporains sa fonction d'autrice. Elle dira ainsi avoir beaucoup souffert d'avoir été considérée comme une « bête curieuse ». Sa plus importante et signifiante traduction est celle de l'*Épître chagrine à Mademoiselle d'Antoinette Deshoulières* (1638–1694, Sanmann consacre un long développement à cette dernière). A souligner que Luise Gottsched avait su prendre le risque de transformer le texte original en une sorte de manifeste brocardant avec force accents satiriques la précarité des savants en général, et des femmes (savantes) en particulier.

Marianne Wilhelmine de Stevens (née Mercier, 1734 ?) n'a été redécouverte que récemment, et son œuvre attend encore d'être objet de recherche. Bien qu'ayant perdu la vue à l'âge de douze ans, Stevens publie une traduction des *Fabeln und Erzählungen* (Fables et contes) de Christian Fürchtegott Gellert où elle n'hésite pas, comme Gottsched, à valoriser des personnages féminins. Stevens est par ailleurs l'objet d'une stratégie éditoriale qui met l'accent sur « une traduction en vers par une femme aveugle », ce double handicap se trouvant ainsi exploité à des fins commerciales.

Marie-Elisabeth de la Fite (1737–1794), traductrice et éducatrice, traduit la *Geschichte des Fräuleins von Sternheim* (Histoire de Melle de Sternheim) de Sophie de la Roche. Ce « projet Sternheim » qui semble à première vue contradictoire avec les aspirations émancipatrices de de la Fite poursuit un double but : l'utilité pédagogique pour l'éducation des jeunes filles, et sa reconnaissance personnelle comme autrice. De la Fite se livre comme ses consœurs à une revalorisation des personnages féminins, mais va plus loin encore en dessinant certaines utopies comme le mariage en tant que l'union de deux partenaires égaux... Elle n'évite toutefois pas certains clichés qui rendent parfois ambiguë son œuvre.

Sophie de la Roche (1730–1807), traductrice, éditrice de la revue *Pomona für Teutschlands Töchter* et autrice, est également une observatrice et commentatrice attentive de l'actualité politique de son temps. En s'intéressant notamment à la question de l'abolition de l'esclavage en Amérique et de la servitude en Bohême, elle dépasse les frontières du continent européen. Son œuvre est pour l'essentiel une réflexion sur la notion du citoyen – la citoyenne ? – du monde qu'elle cherche à définir à la suite de Rousseau, Wieland ou Kant.

Ces biographies personnelles et littéraires portent des titres éclairants : « Chances et apories dans la formation de traditions féminines » pour Louise Gottsched, « Misogynie revisited » pour Marianne Wilhelmine Stevens, « Idéaux de la féminité en conflit » pour Marie-Elisabeth de la Fite et « La traduction comme participation politique » pour Sophie de la Roche. Des chapitres consacrés à Luise

Kulmus et Antoinette Deshoulières complètent un ouvrage dont la force réside aussi dans la réflexion sur les évolutions mais aussi régressions que subit le statut de la femme tout au long du XVIII^e siècle que Sanmann livre dans les introduction et conclusion. Comme déjà le roman épistolaire, la traduction y est décrite comme une sorte de ‘cheval de Troie’, une contre-stratégie féminine susceptible de mener à la reconnaissance du statut de la traduction – et des traductrices. Elles acceptent parfois de n’être pas ou très mal rémunérées (à noter le passage sur les variations de salaires d’une traductrice à l’autre qui ne peuvent que rarement vivre de leur activité). Si elles acceptent, c’est en considérant la traduction comme un possible premier pas vers un vrai statut d’autrices. Le contexte semble favorable : à partir des années 1760, nombre de bibliothèques de prêt sont créées et la demande du public pour des livres va croissante.

Les facteurs déterminants de l’écriture et de la traduction féminines au XVIII^e siècle sont, selon Sanmann, « de nature esthétique, sociale et financière », ce que reflètent les questions-clés de son ouvrage : quelle relation entre la marginalisation sociale de la femme et le statut de la traduction littéraire ? Comment justifier une recherche sur la traduction d’un point de vue méthodologique et sous l’angle du genre ? Comment décrire et classer des pratiques féminines de traduction parfois contradictoires ? Sanmann s’inscrit ainsi dans les *Translation Studies* féministes qui se développent à partir des années 1980 et qui considèrent dorénavant les traductrices non plus comme des ‘petites mains’ se livrant à une activité subalterne, mais comme des autrices pratiquant une réécriture créatrice (« gestaltendes rewriting »). Il s’agit dans ce domaine aussi d’en finir avec l’invisibilité et la dévalorisation qui frappe régulièrement la femme ‘savante’. Dans un poème de 1787, Schiller avait décrit celle-ci comme une créature contre-nature tant la compatibilité entre une activité professionnelle féminine et les tâches traditionnelles de la femme au sein du foyer lui avait semblé impossible. Pourtant, dès le XVIII^e siècle, des traductrices s’opposent à l’idée de troquer simplement « l’aiguille contre la plume » en ayant recours à des stratégies diverses : « gestes de modestie » (Sanmann), appel à des soutiens masculins (maris, éditeurs, auteurs célèbres, personnalités connues etc.), mais aussi à des pratiques encore timides de *lobbying*. Sans s’inscrire explicitement dans une lutte pour les droits de la femme, elles soulèvent ainsi la toujours actuelle question de son émancipation sociétale et littéraire.

Ingeborg Rabenstein-Michel, Lyon

Vincent, Marie-Bénédicté: *Une nouvelle histoire de l’Allemagne. XIX^e-XXI^e siècle*, Paris 2020, 411 S.

Es ist wohl kein Zufall, wenn Marie-Bénédicté Vincent zu Beginn ihrer Geschichtsdarstellung an Madame de Staël und deren 1810 erschienene Schrift *De l’Allemagne*

erinnert. In diesem Buch geht es weniger um die wissenschaftlich fundierte Analyse eines zu der Zeit noch gar nicht existierenden Staates, sondern eher um subjektive, tendenziell wohlwollende Eindrücke bezüglich der Lebensweise in deutschen Regionen und Städten, vor allem aber um Ausführungen zur Literatur, Philosophie und zur Religion. Charakteristisch ist dabei die Einbettung in eine französische Perspektive, von der aus viele Vergleiche und Bewertungen vorgenommen werden. Hier dürfte auch eine gewisse Verbindungslinie zur *Nouvelle Histoire de l'Allemagne* bestehen.

In ihrer Einleitung erläutert die Verfasserin, worin das Besondere, das Neue ihrer Darstellung liege: In erster Linie komme es darauf an, eine länderübergreifende Sehweise zu praktizieren; es gehe darum, grenzüberschreitende Einflüsse zu berücksichtigen und ihre Auswirkungen in den jeweils interessierenden Bereichen auf nationaler, regionaler und lokaler Ebene mit einzubeziehen. Es handelt sich also um eine erweiterte Kontextualisierung, die folglich auch zu einer neuen Bewertung oder Interpretation der betreffenden Sachverhalte führt:

Intégrer une perspective transnationale permet-t-il d'écrire une histoire renouvelée de l'Allemagne ? [...] Il ne s'agit pas de proposer une histoire alternative, mais de mettre l'accent d'une part sur les échanges, les circulations, les transferts, qui traversent les frontières politiques, et ce à une échelle infranationale (régionale ou locale, très pertinente pour l'espace allemand tardivement unifié en 1871) et d'autre part d'analyser des processus économiques et sociaux, des courants idéologiques, politiques, culturels, ainsi que des organisations qui transcendent les frontières étatiques et traversent des ensembles plus vastes à l'échelle du continent européen ou du monde. (S. 9)

Als methodologische Orientierung wird u. a. der Name Lucien Febvre ins Spiel gebracht (S. 16), womit man bei der zusammen mit Marc Bloch begründeten Annales-Schule wäre, die insbesondere den interdisziplinären Zugang zu historischen Sachverhalten propagierte. Der skizzierte transnationale Ansatz schließt indes eine chronologische Vorgehensweise nicht aus, wie an folgender Kapitel-Gliederung sichtbar wird:

- Deutschland an der Schwelle zum 19. Jahrhundert
- Wirtschaft und Politik in den Jahren 1830–1860
- Deutschland und die Welt bis zu den 1880er-Jahren
- Das Kaiserreich bis zum Ersten Weltkrieg (1871–1914)
- Deutschland im Ersten Weltkrieg
- Die Weimarer Republik (1918–1933)
- Das nationalsozialistische Regime bis zum Zweiten Weltkrieg (1933–1939)
- Deutschland im Zweiten Weltkrieg (1939–1945)

- Deutschland nach dem Krieg: Entnazifizierung und deutsche Teilung (1945–1961)
- Von der Berliner Mauer bis zur deutschen Wiedervereinigung (1961–1990)
- Das wiedervereinigte Deutschland nach 1990

Ob und inwieweit die favorisierte Darstellungsweise gewinnbringend ist, sei wenigstens kurz anhand zweier Kapitel überprüft. Das vierte Kapitel behandelt die Zeit von der Reichsgründung bis zum Ausbruch des Ersten Weltkriegs (S. 86–115). Ausgangspunkt in den Ausführungen sind jeweils Etappen und Umwälzungen, wie sie in dieser Zeit für das Deutsche Reich bemerkenswert sind. Herausgestellt werden aber ebenso die Einbindung in europäische Verhältnisse und in globale Zusammenhänge. Besonders lohnend erscheint dies bezüglich der wirtschaftlichen Veränderungen: Die Entwicklungen werden nur plausibel, wenn man beispielsweise a) die konkreten Voraussetzungen auf deutscher Seite (Branchenstruktur, Grad der Industrialisierung, Bedeutung der Schwerindustrie, soziale Bedingungen, Demografie) und b) den weltweiten Industrialisierungsschub, die Entwicklung der Transportinfrastruktur, die technischen Neuerungen, einschließlich der Verbesserung des Nachrichtenwesens, mit einbezieht. Ähnliches gilt für andere Bereiche: die Herausbildung von Nationalstaaten, Bestrebungen des Kolonialismus, die Internationalisierung der Arbeiterbewegung oder das Aufkommen des Antisemitismus. Ganz ohne Frage sorgt eine solche Herangehensweise für ein umfassenderes, für ein vertieftes Verständnis der betreffenden Sachverhalte. Und der Verfasserin kann man nur bei der Folgerung zustimmen, die bisherige Historiografie habe allzu oft lediglich das spezifisch Deutsche gesehen, eine Feststellung, die nationale Ausprägungen oder Sonderwege keineswegs auszuschließen braucht (S. 115).

Allerdings – das sei ebenfalls festgehalten – erweist sich der transnationale Beschreibungsansatz nicht in allen Fällen als gleich ergiebig. So ist beim Thema des abschließenden Kapitels „L'Allemagne réunifiée depuis 1990“ aus naheliegenden Gründen fast ausschließlich von „nationalen“ Phänomenen die Rede. Zum Teil mag dies auch an der Auswahl der herangezogenen Literatur liegen; es kommen hier praktisch nur französische Beiträge zur Sprache.

Insgesamt kann man eine Publikation wie die vorliegende nur begrüßen. Es handelt sich um eine fundierte, reichlich dokumentierte und nicht zuletzt gut lesbare Darstellung zu zwei Jahrhunderten deutscher Geschichte. Verständniserleichternd dürften zudem die regelmäßig vorgenommenen Doppelbezeichnungen für kulturspezifische Einrichtungen und Sachverhalte sein (*années de fondation*/Gründerjahre, *banque d'empire*/Reichsbank, *assemblée de l'empire*/Reichstag, *Conseil fédéral*/Bundesrat). In einer Neuauflage wäre sicher zu begrüßen, wenn visuelle Veranschaulichungen (Schaubilder, Landkarten, Fotos), ein Abkürzungsverzeichnis und ein Sachregister hinzukämen. Das Gewinnbringende der Ausführungen sei damit jedoch nicht eingeschränkt. Gerade die Einbeziehung zahlreicher oft

vernachlässigter Faktoren ermöglicht eine bessere Einordnung deutscher Entwicklungen vor dem Hintergrund des europäischen und internationalen Kontexts.

Heinz-Helmut Lüger, Bad Bergzabern

